

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

En an, \$3.00

Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 714.—SAMEDI, 8 JANVIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent

Insertions subséquentes - - - - - 5 cent

Tarif spécial pour annonces à long terme



AUTRICHE.—Les troubles à Prague.—(Voir Zig-Zag)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 JANVIER 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe LeFort.—Acrostiche, par Antonio Pelletier.—Biographie de M. Chs-A. Gauvreau, M.P., par Albert Ferland.—Ecole littéraire de Montréal.—Poésie : Echo, par Henri Desjardins.—Faits et légendes de 1837-38 : Suprême bénédiction (avec gravure), par F. Picard.—A ma mère, par Gilberte.—Conseil, par B.-H. Séguin.—Poésie : Aveu, par Louis-J. Paradis.—Lendemain de bal, par Charles Buet.—M. Romulus Laurendeau.—Un pardon sublime.—Aphorismes commerciaux.—Renseignements divers.—Notre page musicale : Prière d'amour.—Nos primes.—Théâtres—Jeux et amusements—Rébus.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux Gosses, par Pierre de Courville.

GRAVURES.—Autriche : Les troubles à Prague.—Le Palais de la Guerre et de la Marine à l'Exposition de 1900.—Christophe Colomb à la cour d'Isabelle la catholique.—Portraits de MM. Chs-A. Gauvreau, M.P., et de Romulus Laurendeau, avocat.—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Rébus.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'estompe ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Parmi les faits les plus saillants de l'époque, signalons l'Encyclique du Saint-Père sur la question des écoles du Manitoba.

N'ayant pas vu cette pièce qui a droit à tout notre respect, à toute notre soumission la plus filiale, nous n'en pouvons parler—et nous n'en parlerons pas d'après des analyses que rien ne nous dit exactes.—Nous savons que le Saint-Père est mû par la plus grande charité, par la plus noble bienveillance, sans cependant qu'il puisse céder le moindre droit de l'Eglise. Nous sommes donc parfaitement tranquille au sujet de l'Encyclique qui ne nous surprendra aucunement, quels qu'en soient les termes.

L'Hon. M. F. G. Marchand, notre premier ministre provincial, vient d'être l'objet d'une démonstration bien flatteuse, quoique peu préparée : le succès de cette démonstration montre combien est estimé, aimé même, l'homme de bien à qui elle s'adressait.

Hélas ! Que de fois nos hommes politiques n'ont-ils

pas éprouvé la versatilité de ce que l'on appelle l'opinion publique.—L'opinion publique !... une machine disant blanc et noir à la fois ; un instrument affolé que la moindre brise, que dis-je ? qu'un simple regard fait tourner à tous les vents !... Quand un enfant du Canada-français, par son mérite, son intelligence, sa science, est parvenu au sommet de l'échelle sociale, la sale envie souffle sur les cœurs... l'idole d'hier est devenue le jouet brisé, sanglant, déshonoré d'aujourd'hui !

O Canadiens mes frères ! jusques à quand serez-vous un peuple d'enfants colères, inconscients souvent, presque toujours inconstants ! Et dites-moi : pourquoi vous laissez-vous aller à ces fureurs bêtes, irraisonnées, qui font si bien l'affaire de ceux qui vous guettent pour vous écraser ?

L'hon. M. Marchand est un homme juste et bon dans toute l'acception du mot. Sans nous occuper des partis—qui nous laissent fort indifférent, croyez-le : nous ne rêvons qu'une section complètement indépendante, une section rien que catholique, un Centre si vous le voulez, parce que là est le salut, vous le verrez sous peu—sans nous occuper des partis, disons nous, nous aimons cet homme loyal, sur le compte duquel on ne peut rien trouver de blessant, de mauvais.

Homme politique, il n'a jamais été un énergumène ; convaincu, il parle pour convaincre, dédaignant de recourir au vocabulaire obligé de portefaix pour combattre un ennemi. Il expose ce qu'il croit honnête, combat ce qu'il pense injuste, laissant les hommes ce qu'ils sont. Cela ne le regarde pas, il n'a pas charge d'âmes.

Quand donc ce qu'on appelle ici du nom baroque de *politiciens* (je ne sais pourquoi !) suivra-t-il cet exemple ?

Homme de Lettres... oh ! ici, je me sens sur un terrain sûr, je suis à mon aise.—Non pas que je connaisse les écrits de l'hon. premier Ministre : c'est là mon désespoir. Mais au peu que j'ai lu de lui, je reconnais la beauté de son esprit, la bonté de son cœur, la sûreté de son jugement. Poète délicat, il serait à sa place dans ces salons du bel esprit à Paris : les Français savoureraient ses comédies ou autres pièces.

S'il avait entendu autour de lui ce suave bourdonnement que l'on n'entend qu'à Paris ; où la gronderie affectueuse se mêle à l'encouragement si doux à l'oreille du débutant ou de celui qui arrive, son vol eût été plus puissant, son génie se fût affirmé plus transcendant.

Est-ce un bien, est-ce un mal, qu'il n'ait pas été bercé à ce remous des grandes intelligences de là-bas ? Je vous dirai : Puisqu'il est notre premier ministre, c'est un bien qu'il nous soit resté.

D'autre part, doit-on enfouir un talent, cacher la lumière sous le boisseau ? Cessons nos plaintes et félicitons le vaillant lutteur, le brillant écrivain, mais surtout, avant tout, par dessus tout, le noble, le bon cœur !

Pendant que nous y sommes, continuons à parler de notre beau pays.

Notre excellent ami qui habille (si je puis m'exprimer ainsi) notre beau journal, me montre la superbe gravure qu'il destine à la page du milieu. Vous me direz que cela ne regarde pas beaucoup le Canada ?

—Escuzez ! dit mon vieux voisin le père Roublaré.

Christophe Colomb a découvert l'Amérique, ou l'a redécouverte si vous y tenez : car nous savons tous qu'elle fut connue des Phéniciens, peut-être des Grecs, bien sûr des Romains, et très certainement des Scandinaves : je vous ai parlé un jour de l'inscription retrouvée sur un immense rocher, non loin de New-York, où se lit, en caractères runiques, cette phrase : " Ci-gît la blonde... " Sans doute, la femme ou la fille d'un chef scandinave quelconque. Cette écriture ferait donc remonter l'occupation de cette partie de l'Amérique du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

Toujours est-il que les peuples d'Europe ne savaient plus rien, mais rien de rien, de l'Amérique, quand, en 1491 ou 1492, Christophe Colomb proposa au roi d'Espagne, Ferdinand V, le catholique, d'aller lui conquérir des territoires plus vastes que l'Europe et plus riches que tout ce qu'on pouvait imaginer. Il en

exigeait un profit, ce qui était très juste : mais sait-on que ce profit était destiné au rachat de Jérusalem pour la rendre aux chrétiens ?

Le roi, circonvenu et très occupé d'ailleurs par ses guerres contre les Maures, ne prêta guère l'oreille aux discours de Colomb. Mais la reine, la fameuse Isabelle de Castille, femme supérieure et d'une intelligence remarquable, s'intéressa au Génois, lui promettant tout ce qu'il voulait.

Travaillée ensuite par l'archevêque, elle revint sur sa décision, fit d'autres propositions que Colomb rejeta toutes. Enfin, le grand navigateur, tout meurtri en son cœur, résolut de demander l'appui de la chevaleresque France, sur laquelle régnait Charles VIII, fils de Louis XI.

Colomb se dirigeait, chevauchant sur sa petite mule, vers la belle France.

Luiz de Santangel, receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, homme bien en cour, demande d'urgence une audience à Isabelle et l'obtient. Il reproche à la reine sa conduite envers Colomb, lui expose la perte que subira l'Espagne de ce fait, le discrédit qui en rejallira sur la reine.

A ce moment, arrive Alonzo de Quintanilla, qui appuie fortement Luiz de Santangel et fait valoir les immenses services que peut rendre Colomb.

Durant cette conversation animée, le Père Juan Perez, dans la chapelle de la reine, pria Dieu d'éclairer sa souveraine.

Est-ce aux prières de celui-ci, ou aux objurgations de ceux-là, qu'un changement total et immédiat est dû ?—La reine semble inspirée ; elle remercie ses deux fidèles conseillers, les charge de rappeler Colomb.

Celui-ci n'y veut point croire, tout d'abord ; mais quand on l'eut mis au courant de ce qui s'était passé, il pleura, le grand homme !...

Revenu sur ses pas, il eut une délicieuse surprise : Isabelle avait fait déployer une pompe extraordinaire pour le recevoir. Avidement, au milieu de toute sa cour, elle recueillit ses assurances, lui renouvela toutes ses premières promesses, et le congédia émerveillé et bénissant Dieu (Voir gravure).

Le 17 avril 1492, Isabelle envoyait à Colomb, alors à Santa-Fé, un traité à signer par lui, qu'elle-même avait signé. Et le 30 du même mois, on expédiait à Colomb, sur les ordres d'Isabelle, tous les privilèges qui lui avaient été promis. (\*)

C'est en 1492 que Colomb découvrit l'Amérique ; Améric Vespuce, Italien, né à Florence, y fit quatre voyages après la découverte par Colomb, publia des récits de ses voyages : ce qui fit donner son nom à ce continent nouveau.

Christophe Colomb mourut pauvre et délaissé, à Séville, en 1506 : bientôt, l'Eglise le mettra au nombre des saints.

Améric Vespuce mourut en 1516.

Vous vous rappelez sans doute, lecteurs, le bruit que firent les Anglais l'an dernier—malheureusement, des journaux de notre langue, mais pas de la race Canadienne, hâtons-nous de le dire, se firent l'écho de ces bruits—au sujet de la prétendue découverte du Canada, en 1497, par Jean Cabot ? Jean Cabot, Vénitien, agissant pour le compte de l'Angleterre, reconnut Terre-Neuve et les côtes de l'Amérique du Nord depuis le Labrador jusqu'à la Floride, en 1497. Voilà les faits réels.

Jacques Cartier, de Saint-Malo, ce bon pays de Bretagne qui a fourni tant de familles à notre province, remonta le Saint-Laurent, découvrit le Canada en 1534, pour le compte de la France.

Choisissez !

Rien ne me met plus hors de moi, que quand je vois comment, en tout, partout, les Anglais veulent ternir nos gloires ; mais, vous l'avouerez-je ?... ce qui

(\*) Je tiens à remercier publiquement les excellents messieurs Cadieux, Dérome et Giroux, libraires rue Notre-Dame, qui ont mis à ma disposition, avec une bonté qui m'a touché, des livres de toutes sortes pour me faciliter mon travail : car j'en ai rien, ni livres, ni même un dictionnaire pour mes travaux !—Et pas une bibliothèque publique à Montréal !...

me donne des crises de colère suraiguë, c'est quand je constate l'apathie, la coupable insouciance avec laquelle on accueille, ici, tous ces empiètements ! Allons-nous retourner à l'état abject d'esclaves ? Nos braves d'Acadie, de Québec, les Patriotes de 1837-38 n'ont-ils laissé aucune goutte de leur sang dans les veines des générations actuelles ?

Si nous devons constater l'affaissement des caractères parmi nos populations, signalons du moins les belles actions qu'il nous est donné d'apprendre encore de loin en loin.

Sir A. Chapleau, ne pouvant donner son bal d'hiver comme il se l'était proposé, en a consacré le coût aux pauvres : il a versé, à cet effet, la somme énorme de douze cents dollars pour les pauvres de Québec.

Voilà de l'argent bien placé !

Les prières et les bénédictions de ces cœurs reconnaissants vaudront mieux, pour Sir A. Chapleau, que les fadaïses et les platitudes qu'il eût eu à supporter en sa qualité de grand. Les pauvres sont sincères : les autres... n'en parlons pas, cela vaut mieux.

Les journaux nous ont entretenus, à la fin de 1897, des troubles sanglants dont le vieil empire des Habsbourg a été le théâtre.

Ce vaste empire, formé de morceaux disparates, de races opposées, de religions diverses, est divisé contre lui-même : l'Écriture appelle cela un malheur.

François-Joseph Ier, qui a pris le titre d'empereur d'Autriche-Hongrie en 1867, est bien le meilleur monarque de l'Europe. Doux, charitable, très pieux, il a souffert tout ce qu'un homme peut souffrir ; il a montré, en 1860, lors des affaires de Castelfidardo, son entier dévouement à l'Église. Des raisons d'État, lui dirent ses ministres d'alors, s'opposaient à une intervention de sa part en faveur du saint pontife Pie IX.

Vaincu par la Prusse à Sadowa, en 1866, il est, depuis cette époque, traîné à la remorque du scandaleux empire Prussien qui, non content de cela, soudoie des sicaires, excite la révolte, fomenté des divisions dans l'empire d'Autriche-Hongrie.

Les Tchèques (Slaves de la Bohême, avec Prague pour capitale), se divisant eux mêmes en jeunes Tchèques et vieux Tchèques, d'un côté ; les Madgyars ou Hongrois, de l'autre ; les Slaves, les Allemands par dessus le tout, chacun réclamant son autonomie, c'est à y perdre la tête !

À la suite d'incidents de toute espèce, d'excitations des Allemands-prussophiles contre les Tchèques, etc., le 2 décembre, l'orage éclatait, Prague se soulevait. On démolissait, on pillait les demeures des Allemands : la police et la troupe durent faire usage de leurs armes. Les Allemands, enhardis par la démission du ministre Badeni, qui était soutenu par la majorité slave, se livrèrent dès le 29 novembre, en Bohême, à toutes sortes de vilénies, notamment à Eger, à Reichenberg, à Badenbach et surtout à Saaz où les Allemands brûlèrent et dévastèrent deux maisons importantes.

À Prague, les étudiants Allemands soulevèrent la colère du peuple ; le peuple, le 2 décembre surtout, s'attaqua aux magasins allemands ou juifs des faubourgs Vinohradý, Zizkov et Smichov.

La troupe, commandée en grande partie par des officiers allemands, montra une violence inouïe. Le résultat, c'est qu'il y eut plusieurs centaines de blessés, et bien des morts (Voir gravure).

Une des ordonnances du comte Badeni établissait un régime de droit commun en Bohême et en Moravie, pour les langues tchèque et allemande. Les Tchèques sont près de quatre millions en Bohême : ils ne se laisseront pas écraser par les Allemands, qui ne sont qu'une infime minorité.

N'est-ce pas, que l'on croit rêver du 1837-38 ?...

*Rodolphe Le Fort*

## ACROSTICHE

*L* à-bas, sur le sommet d'une côte de sable,  
*A*u milieu d'un jardin au parfum agréable,  
*T*u balcon apparaît, environné de fleurs.  
*U*èves d'or, c'est bien là que vous charriez deux cœurs  
*R*ujourd'hui séparés, gémissant dans les pleurs !

ANTONIO PELLETIER.

## M. CHARLES-A. GAUVREAU, M.P.

M. Chs-A. Gauvreau, dont le MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait, est un de ses collaborateurs les plus distingués et c'est un vrai plaisir pour moi d'en donner une biographie à ses aimables lecteurs.

Né à Saint-Jean-Baptiste de l'Isle Verte dans le comté de Témiscouata, le 29 septembre 1860, du mariage de Louis Gauvreau, N.P., et seigneur de Ville-raye, et de Gracieuse Gauvreau, sœur du Révd. Ant. Gauvreau, curé de Saint-Roch de Québec, notre estimé collaborateur fit ses études au séminaire de Rimouski où il reçut le titre de Bachelier ès-arts, suivit le cours de l'Université Laval en 1882 et fut nommé notaire le 9 octobre 1885 à Montréal.

Il épousa le 7 septembre 1887 Gertrude Gauthier, fille du Dr Gauthier de Montréal et de Dame M.-L. Lyons, fille adoptive de sir Wilfrid Laurier.

Après avoir débuté et pratiqué à l'Isle Verte avec son père jusqu'en 1890, M. Gauvreau, à la demande du parti libéral, vint en 1891 s'établir dans les Cantons de l'Est à Stanfold où il réside actuellement, ayant su se créer une bonne clientèle.



Cependant M. Gauvreau n'a pas cru devoir se confiner dans le notariat. Depuis quatre ans, désirant déployer son énergie en un champ plus vaste, il se fit admettre étudiant en droit et étudia au bureau de MM. Laurier, Lavergne et Côté, à Arthabaskaville. Il se pourrait qu'au mois prochain il soit reçu avocat.

D'origine canadienne-française, M. Gauvreau a les qualités de la race : c'est dire qu'en lui le type français s'accuse franchement.

Riche d'un cœur ardent et d'une intelligence prime-sautière, il a l'amour du sol natal et la passion de l'art. L'élévation des sentiments non moins que celle des idées le distingue, et sous quelque aspect qu'on le considère, il a les traits caractéristiques des hommes d'élite.

Chez lui, le patriotisme : est vrai et toujours il s'empresse d'encourager la jeunesse au travail et à l'étude en vue de son avenir et de la gloire de son pays.

Enthousiaste et peu soucieux d'envisager la vie sous ses aspects sombres, il chante à ses heures ; il

aime à se reposer des fatigues de l'étude, du tracés de l'existence et comme disait Hugo :

... tremper sa tête dans ces ondes  
Qu'Homère et que Shakspeare épanchent si profondes.

La littérature a ses prédilections, et, comme un bon littérateur canadien, il ne manquera pas, j'espère, de s'orienter pour l'ascension du Parnasse national, la Société Royale du Canada.

Bien que sa profession lui laisse peu de loisirs, il a déjà écrit en vers comme en prose. Collaborateur à presque tous les journaux et revues du pays, il a su se créer particulièrement un public de lecteurs académiques par ses nombreux et savants écrits publiés dans l'Évangéline.

Comme on le voit, M. Gauvreau est une personnalité qui s'affirme, un homme d'action fiévreux de connaître et de produire.

Doué comme il l'est, notre sympathique confrère est à la hauteur de ses aspirations. Qu'il ait confiance en l'avenir, le succès l'attend. Que dis-je ? N'a-t-il pas dès maintenant du succès ? Oublierais-je que, tout récemment, M. Gauvreau a eu l'honneur d'être appelé par ses compatriotes à les représenter à la Chambre des Communes, qu'il a été, le 6 novembre dernier, élu par acclamation ?

LE MONDE ILLUSTRÉ est tout honoré d'avoir un collaborateur en la personne du nouveau député de Témiscouata, et je suis heureux de lui adresser, au nom du journal et de ses aimables lecteurs les plus chaleureuses félicitations.

*Albert Germain*

## EXPOSITION DE 1900

(Voir gravure)

Un concours avait été ouvert, à Paris, entre tous les architectes de France pour la construction du palais des ministères de la guerre et de la marine à l'Exposition de 1900. Une commission de généraux et d'architectes vient de juger, et elle a décerné le premier prix à MM. Umbdenstock et Auburtin.

Ce palais sera construit sur les bords de la Seine face au quai d'Orsay, entre les avenues Rapp et Bosquet. Un petit port permettra d'exposer, au pied du monument, quelques embarcations légères de la marine de guerre. Une passerelle, établie en face de l'entrée principale, sera jetée sur la Seine et rendra les communications très faciles.

## ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

RÉUNION DU 23 DÉCEMBRE

La dernière réunion de l'École a eu lieu chez notre collaborateur, M. L.-J. Béliveau, libraire, et a été, comme d'habitude, très intéressante. M. Germain Beaulieu, le président de l'École, a fait une conférence sur les quadrumanes. M. Beaulieu donne d'abord la classification des espèces, la description de chacune, puis il fait l'histoire du transformisme ou doctrine évolutive.

M. E.-Z. Massicotte lit un extrait d'un roman en préparation.

M. Jean Charbonneau, secrétaire de l'École, continue sa conférence sur l'évolution des genres en littérature. L'antiquité romaine et le moyen-âge font le sujet de son étude.

M. Arthur de Bussière lit quelques sonnets, et la séance est ajournée.

Alors M. Béliveau, avec sa courtoisie habituelle, convie les membres de l'École à un splendide réveillon et nous fait voir que si l'esprit a besoin de nourriture intellectuelle, le côté matériel de l'homme ne doit pas être négligé. Bref, la soirée s'est terminée au milieu de la gaieté la plus franche, provoquée par le récit de piquantes anecdotes.

## ÉCHO

A Firmin Picard.

Echo, j'ai cherché dans les bois  
Ton cri d'alarme  
Que soupirent, comme aux abois,  
Dans leur vacarme,  
Les bois :—

" J'entendis la voix d'une source  
Chantant d'avoir  
A verser dans sa même course  
Un long pleur noir  
A voir ;

" Et je vis s'en aller vers elle  
De grands bœufs roux,  
Meuglant, boire l'onde éternelle  
Dans leur courroux  
Jaloux ;

" Et j'ai vu leurs grandes figures  
Lever aux cieux  
Leurs formes avec des augures  
Plein leurs grands yeux  
Joyeux ;

" J'entendis dans l'infinitude  
Leur heugle d'or  
Faire trembler la solitude  
Où tout s'endort,  
Ou dort ;

" Et je rêvai, près d'un grand chêne,  
L'autan gulant  
Prendre la colline prochaine  
Par son long flanc  
Roulant ;

" J'entendis la voix de mon rêve  
Chanter d'accord  
Avec les grands bœufs à la grève  
Meuglant encor  
Du cor...—

O cris d'alarme !  
Echo pleureur comme aux abois,  
Tout va se taire au fond des bois,  
Mais une larme  
Mouille mes yeux à chaque fois  
Dans le vacarme  
Des bois  
Comme aux abois...

*Henry Desgardins.*

## FAITS ET LÉGENDES DE 1837—38(\*)

## SUPRÊME BÉNÉDICTION

EPISODE HISTORIQUE DE 1838

La nature était en deuil.

Journées sombres, lamentables ! De grands amoncellements de nuages noirs couraient dans le firmament, se succédant, s'entre-choquant, pour enfin se fusionner, recélant les bourrasques gémissantes de novembre.

N'avez-vous jamais remarqué ces hurlements plaintifs dans lesquels tourbillonnent, sous la tourmente pleurant, les immenses gerbes de feuilles mortes arrachées aux géants de nos forêts ?

L'insurrection—expression employée contre ceux à qui la fortune est contraire, encore que leurs mobiles soient des plus louables—l'insurrection grondait à Valleyfield, à Saint-Timothée, à Beauharnois, à Sainte-Martine, dans quantité de villages.

L'année précédente cependant, la tentative de Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, avait été réprimée d'une façon atroce, sanglante : *Le Vieux Brûlot*, le sanguinaire John Colborne, s'en était donné à cœur joie.

Qu'importe ?

La liberté, non pas la liberté de mauvais aloi consistant à tout se permettre en refusant tout aux autres :

mais la liberté de sa race, de sa Religion, cette liberté à laquelle tout homme a droit, ne vaut-elle pas du sang, quelques demeures détruites ?

Dans ses veines, le Canadien-français ne sent-il pas circuler le sang des héros de France, ses aïeux, marchant au combat au noble cri de : " Mont-Joie Saint-Denis " ?

Ils savaient, les Patriotes, ce qui les attendait s'ils succombaient. " Pro Aris et Focis ! " une telle devise devait les enflammer. Ce fut pour " les Autels et les Foyers " qu'ils prirent, au-dessus de l'âtre fumant, le vieux fusil rouillé devant appuyer, de son éclat, leur voix méconnue ; au fond des granges, l'acier des instruments aratoires pour renverser ce qui s'opposait à leurs dessins.

Le 3 novembre 1838, les contingents des paroisses de Sainte-Martine, de Saint-Timothée et de Beauharnois devaient opérer leur jonction en ce dernier endroit.

La paroisse de Saint-Timothée avait mis sur pied deux cents hommes environ, dont une centaine armée de fusils presque tous à pierre, le reste n'avait que des fourches, des faux transformées en sabres, etc. ; le village fournissait, en outre, six canons de bois cerclés en fer. Le tout sous le commandement de M. François-Xavier Prieur, négociant de l'endroit, jeune homme de vingt-trois ans.

Comme munitions de guerre, ces braves cultivateurs emportaient quelques douzaines de cartouches, une petite quantité de poudre et de plomb ; après cela, on tâcherait d'en prendre à l'ennemi.

M. F.-X. Prieur, le principal personnage de notre récit, était un jeune homme plein d'espoir. D'une in-

telligence transcendante, il était appelé au plus brillant avenir, auquel sa fortune eût pu contribuer.

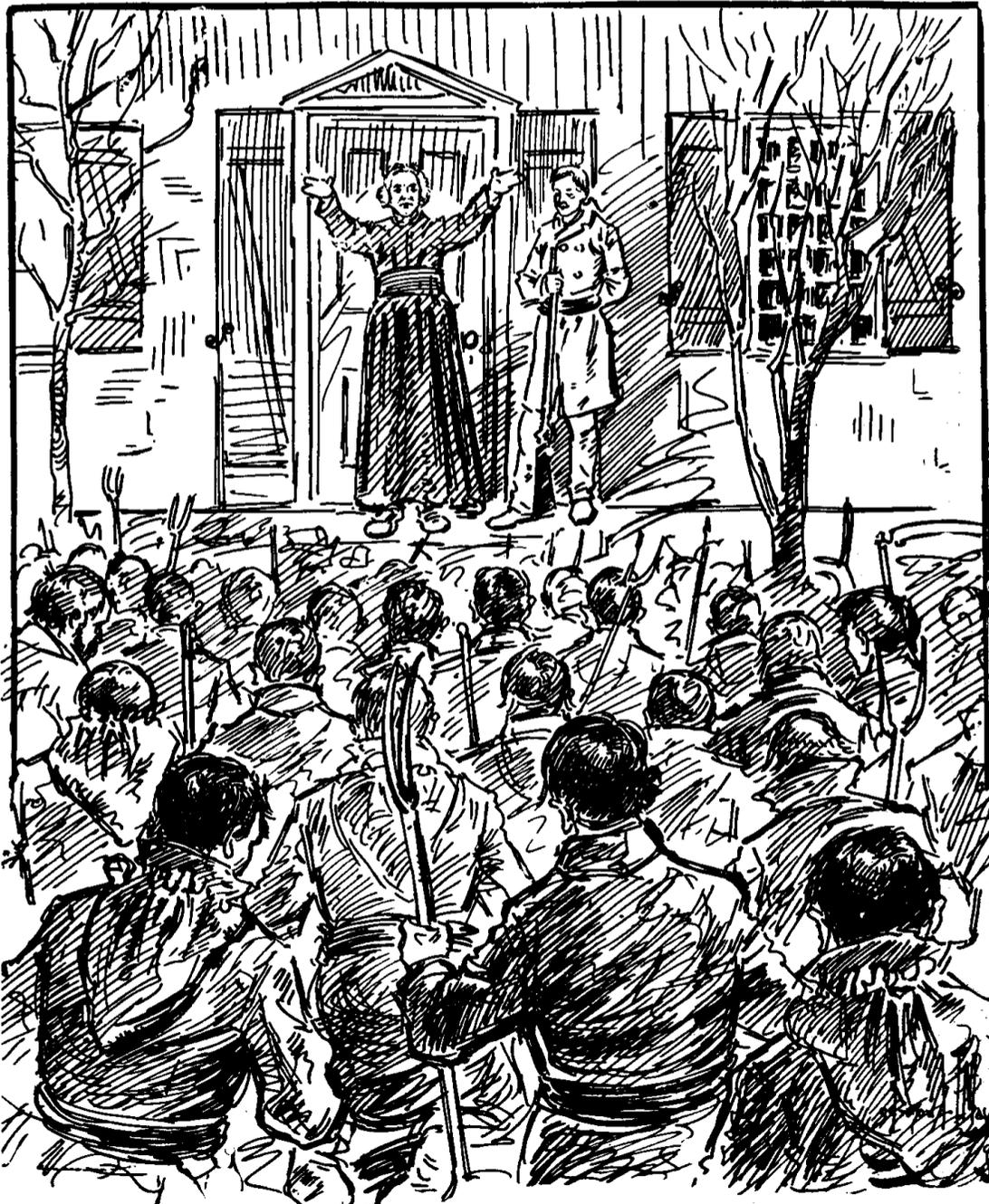
Doué d'une ténacité sans exemple, il parvenait à ses fins : mais jamais, pour obtenir ces fins, il n'eût transgressé le droit, la justice ou la morale.

D'une piété douce et éclairée, il était ferme dans ses convictions ; on n'eût pas osé se permettre, devant lui, les plaisanteries douteuses si fort à la mode en ce temps-ci, chez certaine classe de jeunes gens. Dur à lui-même, il était plein de charité pour les autres. Il ne pouvait voir souffrir qui que ce fût : son bon cœur le faisait compatir à toutes les douleurs. Aujourd'hui encore, ses amis, ses connaissances n'ont pu l'oublier, et sa louange est sur toutes les lèvres.

Brave jusqu'à la témérité, de cette bravoure constituant l'antique vaillance de nos aïeux, aucun danger ne l'intimidait : il ne s'y jetait pas à l'aveugle, mais quand il s'y trouvait, nul ne pouvait le faire trembler ou reculer. C'était le type parfait du chevalier sans peur et sans reproche.

Avant de quitter son cher village, le commandant du détachement résolut de mettre sa conscience en repos. Bien que, par suite de malentendus regrettables, l'épiscopat eût condamné cette insurrection, tous les Canadiens en faisant partie (à quelques exceptions près) étaient d'excellents catholiques, fils dévoués de l'Eglise Romaine.

A cette époque, c'était, si nos renseignements sont exacts, M. l'abbé Archambault qui desservait la paroisse de Saint-Timothée. Il voyait avec peine le mouvement s'étendre, prévoyant le même résultat pour ces bandes sans cohésion, sans chefs capables et



Et ses bras s'élèvent vers le ciel... sa main tremblante bénit les Patriotes.—Page 581, col. 1.

(\*) Tous droits réservés.

autorisés, que pour celle de Saint-Benoît, de Saint-Eustache, l'année précédente,

Une grande cause de démoralisation pour quelque troupe que ce soit, c'est de savoir qu'elle a contre elle ceux pour qui elle combat : et l'hostilité systématique de ceux sur qui ils croyaient pouvoir compter, jetait un grand froid parmi les vaillants de 1837 et de 1838.

Le jeune chef se présenta au presbytère.

—M. le curé, je viens me confesser.

—Mais tu sais, malheureux, que tu es en révolte contre l'autorité ecclésiastique ; que tu as encouru les censures de l'Eglise ; que je ne puis, par conséquent, te donner l'absolution.

—M. le curé, les moments sont solennels ; nous allons sans doute nous battre : une balle, dans une bataille, est vite reçue.

—Je ne puis te donner l'absolution.

—Mais vous pouvez entendre ma confession ? Depuis quand l'Eglise ordonne-t-elle à un de ses prêtres de repousser un pénitent ? Je puis être frappé ; je suis plein de vie devant vous : demain on peut vous rapporter mon cadavre. Me refuseriez-vous une dernière consolation ?

—Mets-toi à genoux.

Le ministre de paix et de pardon était vaincu, il écouta...

Le visage rayonnant de joie intérieure, le jeune héros s'est relevé ; le bon prêtre ouvre ses bras, et longuement l'étreint sur son cœur.

—Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit Prieur, il y a, devant le presbytère, deux cents de vos paroissiens qui auraient voulu faire ce que j'ai fait, mais qui, du moins, attendent votre bénédiction.

—Mon pauvre ami, répond le prêtre, je ne puis... non, je ne puis !... C'est un acte public, et par cet acte, je me rendrais votre complice.

—Ce sont d'honnêtes citoyens, presque tous pères de famille, tous vos paroissiens fidèles. Pourquoi l'Anglais éhonté, arrogant, scandalement persécuteur et tracassier, nous prive-t-il de nos droits les plus sacrés, nous traitant, chez nous, dans notre pays, en parias, en maudits ?

—Vous-même, monsieur le curé, dans vos sermons (et c'est dans l'Histoire Sainte) ne nous avez-vous pas parlé de cette révolte des Juifs contre leur reine Athalie, révolte préparée par le grand-prêtre, avec l'aide de tous les prêtres et du peuple ?... Ils ont tué la reine : c'était leur reine, pourtant, n'est-ce pas vrai ?

—Sommes-nous plus coupables que les Hébreux, que leurs prêtres, que le grand-prêtre ?...

—A vos enfants qui vont, pour notre liberté religieuse tout autant que pour notre liberté civile, courir à la mort peut-être, aux dangers de toutes sortes, dans tous les cas, pouvez-vous, en votre cœur de prêtre, de père, leur refuser cette satisfaction de vous revoir une fois encore, d'entendre tomber de votre bouche la bénédiction que fortifie et rend le courage aux plus abattus ?

—Ne sentez-vous pas, dites-le-moi, votre cœur se fondre à la pensée des deuils pouvant atteindre chaque foyer de votre paroisse ?... N'entendez-vous pas, déjà, les sanglots déchirants, ne voyez-vous pas les terreurs des mères, des sœurs, des épouses éplorées des enfants auéantis ?... Que vous faut-il donc pour vous toucher ?...

Deux grosses larmes jaillissent des yeux du prêtre.

—Viens, dit-il au jeune homme.

Le prenant par la main, il l'accompagne jusqu'au seuil du presbytère.

Les deux cents hommes, calmes, graves, sont là ; d'un geste unanime, tous se sont découverts.

—Mettez vous à genoux, dit le jeune chef, monsieur le curé va vous bénir...

Et sous le ciel gris, dans une accalmie de la rafale qui hurlait tristement sa clameur d'agonie, la voix du pasteur fait entendre les paroles saintes de la bénédiction ; ses bras s'élèvent vers le ciel comme pour en arracher l'épave divine... et sa main tremblante trace sur ces fronts hâlés, penchés vers la terre, le signe mystérieux qui rend forts les plus pusillanimes.

Un long moment de silence...

Puis la voix du prêtre, frémissante, laisse tomber ces derniers mots, ce vœu du patriote :

—Allez !... et battez vous bien !...

*Jérôme Picard*

(A suivre)

## A MA MÈRE

UNE LARME SUR SON TOMBEAU.

A Alma P....., Québec.

Quand j'entraî dans la vie, une femme au regard caressant me reçut dans ses bras tremblants, me couvrant de baisers d'amour, remerciant Dieu de lu avoir donné une affection de plus pour réjouir et embellir son existence.

Les jours, les mois passèrent et toujours je vis, tendrement penchée sur mon berceau, cette même figure rayonnante de bonheur, puis me pressant sur son cœur ému, m'appeler des noms les plus doux : "Mon ange, mon trésor, mon amour."

Plus tard, quand je pus me tenir sur mes faibles jambes, ce fut encore cette même femme qui me guidait avec un soin jaloux afin de m'épargner la moindre chute. Quelques années passèrent sur ma tête sans que je m'en aperçusse, j'étais heureuse, si insouciant de le lendemain. Ce fut ainsi que le temps amena l'époque de ma première communion.

Oh ! ma première communion ! !

Souvenir à jamais gravé dans mon cœur ! Non, pas un seul instant, je n'oublierai le bonheur parfait que je ressentis quand je reçus en moi, le Dieu qui daignait être si bon pour une si faible créature ; je n'oublierai pas non plus la joie divine qui rayonnait sur le front de ma bonne et chère maman.

Voilà les pensées qui assaillaient mon esprit, lorsque, à genoux au pied de la tombe de ma mère tant aimée, je me reportais aux souvenirs heureux de mon enfance. Car tant que ma mère vécut, je fus heureuse, complètement heureuse ! La vigilance maternelle s'appliquait à éloigner de moi toutes peines, toutes douleurs... Quand un jour, une heure néfaste entre toutes, l'ange de la mort frappa à notre porte et enleva à notre affection celle qui était la joie du foyer.

Je ne sais ce qui se passa alors dans mon être, quand je n'entendis plus cette voix répondre à mes appels désespérés, quand ses yeux ne se posèrent plus sur moi avec leur tendresse accoutumée !... Ce fut une cruelle épreuve ; et à présent, bien que la violence de ma douleur se soit un peu calmée, je ne puis me trouver près de cette tombe sans sentir mon âme anéantie.

O mère ! est-ce bien toi qui reposes sous cette pierre froide, à l'ombre de la croix ? Hélas ! oui, je ne le reconnais que trop à la solitude qui m'environne ! C'est en vain que ma voix t'appelle ; l'écho seul répond à mes soupirs et toujours j'entends résonner ces mots déchirants :

Elle n'est plus !... Elle n'est plus !... Pauvre enfant, tu es orpheline ! ! !...

Oh ! mère ! pourquoi m'avoir quittée si tôt ? avant que j'aie pu apprécier dignement ton dévouement pour ta pauvre (Gilberte ? Vois-tu, mère, j'étais jeune encore, mais j'ai gardé le douloureux souvenir de ta dernière bénédiction, de ton suprême adieu. Comme il t'en coûtait de me quitter ! Que de craintes, que de soucis tu avais pour mon avenir et celui de ma chère petite sœur, que de recommandations et de conseils au sujet de cette pauvre Anna-Maria ! Aussi est-ce dans l'élan d'une ardente prière pour tes pauvres orphelines que ton âme, se dégageant des doux liens qui l'attachaient encore ici-bas, s'envola avec l'encens de tes vœux dans le sein de ton Créateur !

Je m'en souviens, un glas funèbre annonça aux chrétiens que tu étais partie pour la sainte Patrie. Quelques jours plus tard, le cimetière comptait une tombe de plus !

O bien-aimée mère, je comprends mieux qu'alors l'étendue de mon malheur, maintenant que j'aurais tant besoin de me sentir sous ton égide maternelle, pour suivre dignement le chemin que Dieu me trace ! mais je suis seule, sans appui, l'âme souffrante, ne trouvant personne qui partage ma douleur, qui me redise un mot d'espoir et de consolation, et pourtant il est si bon d'aimer et de se sentir aimée !...

Maman, maman chérie ! reviens, reviens auprès de moi, reviens m'aimer comme autrefois, c'est si doux, si doux l'amour, l'amour d'une mère. Oh ! rendez-moi, mon Dieu ! le sourire et les baisers de ma mère... ou je veux mourir ! !

Pour vous, jeunes filles qui me lisez, vous qui coulez encore sous l'aile maternelle, les jours de votre folâtre jeunesse, oh ! aimez, aimez vos mères... Que le Seigneur les conserve encore bien longtemps à votre affection car : le jour où vous deviendrez orphelines, serait pour vous celui qui fermerait peut-être à jamais le livre du bonheur. Quant à moi, laissez-moi vous le dire : En perdant ma mère, j'ai tout perdu ! !

GILBERTE.

Québec, 5 novembre 1897.

## CONSEIL

A celle qui m'a dit : " Il faut bien qu'on connaisse ma douleur ! "

Il faut qu'on connaisse votre douleur, dites-vous ; il faut qu'on sache que vous n'avez pas un cœur de pierre ?—C'est fort bien. Mais, vous a-t-on jamais dit ce qu'on pense de ceux qui font montre de leurs chagrins ? Je ne le crois pas, car alors, vous ne m'auriez pas dit ces mots si étonnants que longtemps, je ne les voulais pas croire sortis de votre bouche.

Ce que d'autres ne vous ont pas dit, mon amitié me pousse à vous le dire. Peut-être vais-je vous offenser, mais l'intention qui me guide sera mon excuse.

C'était une jeune fille fort romanesque, fort coquette, et fort désireuse de paraître, mais au fond, très bonne et surtout très honnête.

Elle avait été assez naïve—ce qui arrive bien souvent, hélas !—pour donner à un jeune homme, tout pouvoir sur son cœur. Celui-ci.—oh ! le monstre !—ne la payant pas de retour, lui faisait cependant de brûlantes déclarations qui la mettaient hors d'elle-même, de joie et de bonheur.

Mais un beau jour, il la quitta sans raison aucune, et lui déclara qu'il ne l'avait jamais aimée.

Ce fut un coup de foudre pour la pauvre enfant. Elle en pleura des jours entiers.

Mais, peu à peu, sa nature coquette et vaniteuse, se faisant jour à travers sa douleur, lui inspira le désir d'être plainte.

Rencontrait-elle une amie, vite elle relevait sa fine voilette pour laisser voir ses jolis yeux rougis par les pleurs ; chantait-elle au salon, c'était des romances langoureuses et des histoires d'amour trompé. C'était *Les Femilles Montes*, ou bien la *Romance du Saule*, devenue si insipide pour avoir été trop répétée.

Elle voulait être remarquée, elle le fut. Savez-vous de quelle manière ?—Les hommes disaient d'elle : " Est-elle intéressante, cette fillette ? " Les femmes la détestaient et s'exclamaient : " Est-elle poseuse, cette pimbeche ? "

Les uns lui enlevaient leur amitié, les autres, leur estime.

Voilà ce qui arriva.

Maintenant, voulez-vous éviter d'être traitée comme elle ? Cachez autant que vous pourrez la douleur qui vous ronge l'âme, elle paraîtra toujours assez, malgré vous—et, loin de penser que vous avez un cœur de pierre, on dira que vous avez une âme forte et que vous savez vous dominer vous-même. Et ce sera là votre récompense.

B.-H. SÉGUIN.

Montréal, 1898.

Notre siècle n'est pas celui des affaiblis, des anémisés ; c'est le siècle des émiettés.—JULES CLARETIE

## A V E U

Chanson à Mademoiselle Anna B...

## I

*Vois luire, ma mignonne  
Cet amour,  
Qui sans cesse rayonne  
Tout le jour !  
Je voudrais te connaître  
Et t'aimer,  
Puis, te voir m'apparaître,  
Me charmer.*

## REFRAIN :

*Oh ! quelle ivresse !  
Oh ! quel bonheur !  
Que d'allégresse  
D'avoir ton cœur.*

## II

*Ah ! si j'avais ton âme  
Brune enfant !  
Je te dirais ma flamme,  
Tendrement,  
Dans l'ombre d'un beau rêve  
Enchanteur,  
Tu m'apparais sans trêve,  
Chaste fleur.*

## REFRAIN.

## III

*J'aimerais te redire  
Un doux mot :  
Car mon cœur te désire  
Au plus tôt.  
Ta voix mélodieuse  
Je l'entends,  
Disant toute joyeuse :  
Je t'attends.*

## REFRAIN.

LOUIS-J. PARADIS.

## LENDEMAIN DE BAL

Sur les bords enchantés du Léman, cette nuit de juillet avait un charme indicible, et la fête que donnait en sa villa Pervenche, la comtesse Perla Gemmis, brillait d'un éclat incomparable en ce lieu si bien fait pour encadrer les plus somptueuses élégances.

Seule, une large terrasse, ornée d'orangers en de vastes seaux émaillés, séparait la villa du lac. d'un bleu laiteux, pur, profond, criblé d'étincelles d'argent, et où glissaient les péniches aux voiles rousses, voiles latines recourbées comme d'immenses ailes d'hirondelles, et des barques de pêcheurs, portant à la proue un fanal rouge.

Un perron de marbre conduisait au jardin, où les arbres du Japon, les sureaux, les saphoras, mêlés aux gigantesques conifères, épicéas et sapins, jetaient une ombre mystérieuse. Les allées, couvertes d'un sable micacé, bordaient les pelouses, les corbeilles de fleurs aux senteurs pénétrantes du subtil parfum des géraniums, des jacinthes, des tubéreuses, des balsamines.

Et partout c'étaient des festons de chèvrefeuille, de passiflore, de vigne vierge, formant des tonnelles illuminées de la pâle clarté d'une lampe au ballon de cristal irisé, des charmilles où chantait la brise répondant par le frisson des feuilles heurtées au clapotis des vagues qui déferlaient avec des jets d'écume sur l'enrochement humide et noir, au-dessous de la balustrade découpée finement, blanc d'ivoire sur l'azur du lac.

Le ciel, d'une admirable transparence, luisait d'étoiles aux feux changeants. Sur l'autre rive, les montagnes s'estompaient, baignées de lumière, sans brumes ; les Alpes se profilaient en arêtes et en aiguilles, dominant la ligne monotone de la chaîne du Jura.

Une musique alerte, vive, capricieuse, retentissait. Les czardas hongroises succédaient aux langoureuses cantilènes des plaintes populaires, et après les bouffonneries ironiques des chansons italiennes, des voix superbes emplissaient l'air du Lohengrin, ou de la prière de Moïse.

La villa apparaissait toute rose, avec des balcons dorés, une couronne de balustres blancs autour de ses

toits plats, sa tourelle d'escalier, évidée à jour, sous le rayonnement blafard d'un jet de lumière électrique. Et l'on distinguait bien l'écu peint à fresque au milieu du fronton, blasonnant ainsi : *d'or, à la fleur de lis de sable.*

Cette comtesse Gemmis n'était point une jeune femme, mais elle éblouissait encore par une beauté qui, naguère, avait été célèbre. Ses cheveux blancs, et qu'elle poudrait, formaient un opulent diadème sur son front que ne déshonorait aucune ride.

Rien ne saurait exprimer la douceur, l'éclat, la noblesse de sa physionomie, la splendeur de son sourire et la vivacité de ses yeux noirs.

Elle habitait cette maison depuis de longues années, seule.

Elle vivait dans une simple et calme dignité, sans faste, mais avec une parfaite élégance.

Elle recevait rarement, et fort bien, ne conviait que la meilleure société, recherchait volontiers l'élite de la colonie étrangère.

On ne savait rien de son passé, mais des légendes absurdes couraient. Veuve, sans enfants, on assurait qu'elle avait inspiré une grande passion à un prince de famille impériale ; que, dédaigneuse d'un mariage morganatique, elle avait refusé de l'épouser.

Or, ce prince, par les hasards des circonstances, était devenu l'empereur. Elle souriait, unique réponse, aux questions indiscrettes.

La fête de ce soir de la Saint-Henri réunissait beaucoup de monde chez la comtesse Perla ; les châtelains d'alentour, deux princes russes, un pair d'Angleterre, venus des stations voisines, tout un merveilleux cortège de jeunes filles ravissantes, de jeunes femmes qui se reposaient là des mondanités de la saison parisienne.

Peu de toilettes luxueuses : des étoffes légères, crêpes ou mousseline de soie, pas de bijoux, à peine une aigrette de plume ou une fleur piquée dans les cheveux. On s'amusait pour s'amuser, on riait à belles dents, on dansait à en perdre haleine, on narguait l'étiquette, on oubliait le flirt.

J'entrai un moment dans un des salons, parqueté en point de Hongrie, tendu en canevas brodé à même de grosses pivoinies pourpres.

Les burgraves y faisaient leur partie de whist. Quelques femmes entouraient la marquise d'Armoy, qui jouait au piano, en sourdine, une berceuse de Schuman.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, sous l'envolée de légers rideaux de soie pourpre, je vis, comme une apparition, une étrange figure : une jeune fille, ou plutôt une enfant, très petite, frêle et délicate, jolie sans beauté.

Le teint olivâtre d'une mulâtresse, les cheveux d'une finesse extrême, d'un noir luisant, massés en bandeaux lisses sur les tempes. Une bouche charnue, d'un rouge vif ; les yeux d'une couleur indécise, vert de mer ou brun de topaze brûlée, grands, dilatés, sous une frange de cils très longs.

Ces yeux dardaient un regard de flamme qui, parfois, s'éteignaient en une expression mélancolique et résignée, ou d'une indicible amertume. Et je voyais palpiter sous l'ample blouse de *pongée* à broderies indiennes, la poitrine de la fillette, si attentive qu'elle ne remarquait pas que je l'épiais. Je voulus regarder ce qu'elle regardait, et j'aperçus, à l'autre bout du salon, en pleine lumière, sous le lustre, un jeune homme en habit rouge, l'œillet blanc à la boutonnière, très correct, mais très animé, qui s'essuyait le front avec un mouchoir très fin, menu, à grand chiffre armorié.

Je l'avais déjà remarqué, cet adolescent au visage épanoui, aux lèvres rieuses, d'une impeccable correction, et duquel le type et les allures indiquaient la race.

Il ne daignait pas accorder son attention à l'étrange petite fée qui le dévorait de son regard de feu. Il semblait songeur. Il venait de danser avec entrain, sans fatigue, longtemps, passant tour à tour d'une danseuse à l'autre, comme un papillon qui vole de fleur en fleur, de la rose parfumée au lis délicat, du dahlia magnifique à l'humble pâquerette.

Il m'intéressa, par sa gaieté, par la franchise brus-

que de ses traits, par sa jeunesse pleine de sève, et—le dirai-je ?—par une candeur ingénue qu'on a rarement l'occasion d'observer dans le monde.

Je me disposais à traverser le salon pour l'aborder, lorsque la comtesse Perla entra, appuyée au bras d'une vigoureuse matrone, l'inévitable grande dame polonaise qui traîne son ennui dans toutes les stations thermales.

J'approchai, et lui demandai de me nommer à l'habit rouge, ce qu'elle fit de bonne grâce, ajoutant, pour me le présenter :

—Le comte Pierre d'Aubonne, un de nos voisins de l'autre côté de l'eau.

—Ah ? dis-je vous êtes vaudois, monsieur ? Je croyais que la République Helvétique avait aboli les titres ?

—Elle ne les reconnaît pas, mais elle s'en pare ; les gouvernements démocrates sont fiers de leurs aristocrates.

—Vous ne dansez plus ?

—Oh ! Je suis las. Voulez-vous que nous allions un moment au jardin, jouir de cette nuit si fraîche et si parfumée ?

—Je le veux bien... Mais ne craignez-vous pas de faire de la peine à...

—A qui ? interrogea M. d'Aubonne, le sourcil un peu froncé.

D'un geste discret, je lui montrai la fillette, en son cadre de soie pourpre, et qui, maintenant, les paupières abaissées, le corps infléchi dans une attitude pleine de langueur, semblait prête à défaillir.

—Ah ! Mlle de Gomera, dona Rosario... Une gentille portugaise ! dit le comte Pierre avec un accent de parfaite et cruelle indifférence, avec, même, une nuance de dédain.

Il franchit le seuil de la porte-fenêtre, et je descendis derrière lui au jardin.

Nous allâmes nous accouder sur l'appui de la balustrade de marbre qui courait le long du lac, et, silencieux, nous fûmes quelques instants à contempler le merveilleux spectacle de l'onde figée en un bloc de lapis étincelant, du ciel limpide constellé d'étoiles, des monts altiers baignés de la clarté opaline de la lune alors en son plein, enfin de ce jardin illuminé de lanternes et de lampes, flux de lumière dans la verdure.

—Que c'est beau ! dit enfin le jeune homme d'une voix ardente et contenue. Oh ! oui, combien c'est beau ! Dieu donne trop à ses créatures !... Que cet air pur vivifie !... Que ces abîmes sont admirables et perfides !...

Je l'interrompis par cette phrase assez sotte qui le surprit.

—Comme le cœur de la femme !

Et, comme il ne répondait point, j'ajoutai :

—Il est certain qu'elle vous aime !

—Qui ?... Dona Rosario ? Ah ! parce qu'elle me regardait ?... Ce serait dommage !... Mais vous vous trompez, monsieur... Et d'ailleurs, s'il lui arrivait ce malheur d'aimer...

Je remarquai aussitôt qu'il éludait le prémon, et qu'il ne disait point : " m'aimer ! "

—Pourquoi serait-ce un malheur ? Seriez-vous engagé ?

Il sourit, montra d'un geste large le paysage étalé sous nos yeux, et répondit enfin, de son ton ferme et net :

—Voilà ce que j'aime : l'œuvre de Dieu ! J'aime aussi les créatures de Dieu, mais point comme vous l'entendez. Je suis heureux ce soir : je fais mes adieux au monde et c'est ma dernière fête.

—Vous partez pour un long voyage peut-être ?

—Je pars demain pour ne revenir jamais... du moins sous ces oripeaux, ajouta le comte en fouettant d'un revers de main la manche de son habit rouge.

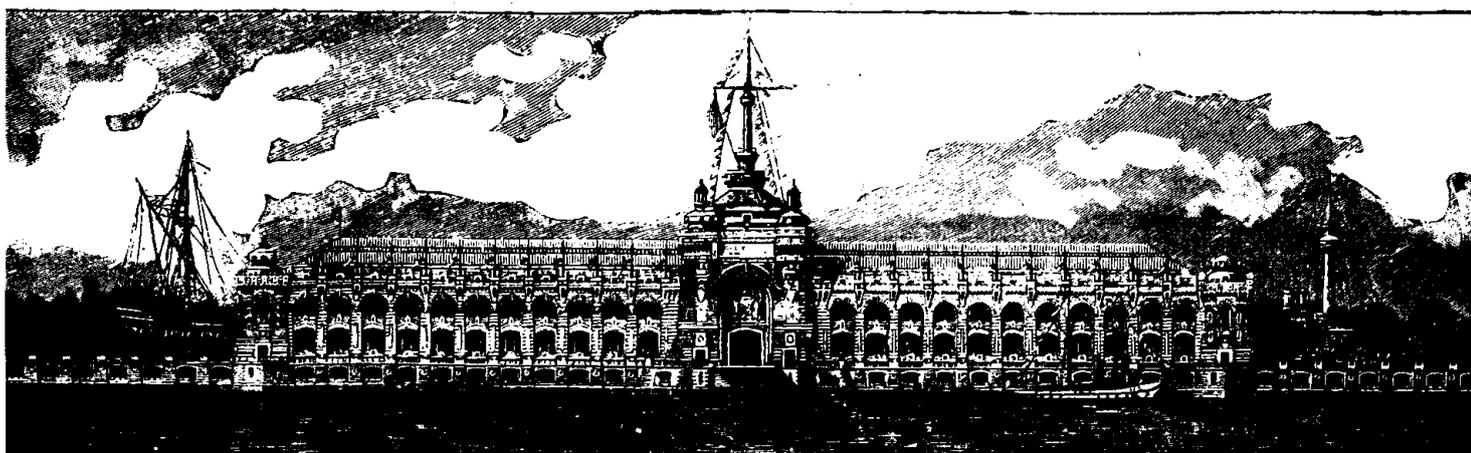
Il piquait ma curiosité, je le laissai voir par mon silence même

—Je veux, continua-t-il, être prêtre.

—Quoi ! vous ? prêtre ?

—C'est beaucoup d'ambition, reprit-il avec son accent tranquille, je le sais, mais il faut compter avec la grâce de Dieu.

—Comment ! Votre nom, votre fortune, votre jeunesse, vous faites si bon marché de tous ces trésors ?



EXPOSITION DE PARIS DE 1900.—Le Palais de la Guerre et de la Marine

—Je regrette de n'être pas plus noble, plus riche, plus pur, afin d'augmenter la valeur du sacrifice.

—Il faut que vous ayez singulièrement souffert.

—Moi ? J'ai eu l'enfance la plus joyeuse, la jeunesse la plus heureuse... j'ai des frères et des sœurs qui m'inspirent la plus profonde tendresse... J'ai un père que j'honore, une mère que je chéris. J'ai des amis qui ne m'ont pas trompé. Je suis libre, indépendant, je serais à mon gré diplomate ou soldat, ou simplement le voyageur oisif qui parcourt la terre à la recherche du bonheur. Oh ! non, je n'ai point souffert... pas assez, puisqu'il doit y avoir une répartition égale de douleurs pour les âmes que Jésus a rachetées de son sang.

—Et dans quel ordre entrez-vous ? dans quel couvent ? demandai-je, stupéfait.

—Hélas ! je ne suis point appelé aux joies de la vocation monastique. Je ne porterai ni le cilice, ni le froc, ni la bure... Je serai un pauvre prêtre séculier, vicaire de campagne, apprenant le catéchisme aux petits paysans. J'aurai une soutane et ne mettrai plus jamais de gants. Je porterai des souliers sans boucles et une montre sans chaîne. Mon luxe sera d'acheter beaucoup de livres, quand tous les pauvres de ma paroisse seront nourris. Il faut le pain de l'âme et le pain du corps. Vous voyez, monsieur, que mon désir est modeste.

—On vous laisse partir ?

—Vous a-t-on forcé d'être ce que vous êtes ? J'ai des droits et des devoirs. J'applique ma volonté à concilier ceux-ci avec ceux-là.

—Prêtre ! et vous dansiez il y a une heure.

—Je sais ce que je quitte, et je sais où je vais. Demain à pareille heure, j'entrerai dans ma cellule au séminaire, et j'aurai oublié, croyez-le, tout ce qui m'a divertie jusqu'à cette heure, même le sourire et les regards de la petite Portugaise, pour qui je prierai avec plaisir.

Il me tendit la main que je pressai entre les miennes, et s'éloigna d'un pas rapide. Je le vis, de loin, saluer la comtesse Perla dont il baisa les doigts chargés de bagues. Et il disparut, sans autre incident.

Il y a de cela cinq ans. L'abbé d'Aubonne m'a envoyé une image de son ordination avec ces mots : "Souvenir d'un lendemain de bal." Il est vicaire dans une chétive paroisse perchée tout au haut des Alpes, à la limite des sapins, et près d'un curé octogénaire, impotent, qu'on laisse là parce qu'il n'a pas su faire un sou d'économies, ayant tout donné aux pauvres.

Je n'ai jamais plus entendu parler de dona Rosario de Gomera.

CHARLES BURT.

Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, ie ne crains pas de le dire, si j'étais absolument obligé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier ! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.—ERNEST LEGOUVÉ.

### M. ROMULUS LAURENDEAU

Le jour de Noël, mourait à Saint-Gabriel de Brandon, un de nos jeunes avocats plein d'avenir : M. Romulus Laurendeau. Tous ceux qui l'ont connu, lui auguraient les plus brillants succès. Son urbanité, son affabilité, l'avaient fait estimer même de ceux que l'on appelle adversaires en politique. Il était de ceux qui croient que la meilleure politique, c'est de faire le bien.



Tout jeune, il fit de bonnes études à l'École Normale Jacques-Cartier ; en 1882, il enlevait ses diplômes d'avocat. Il avait fait son stage chez M. Geoffrion, puis chez M. Ouimet. Il avait épousé Mlle Normand, de Trois-Rivières.

Il est mort à l'âge de trente-huit ans.

Nous prions sa famille éplorée de recevoir nos plus sincères condoléances.

### UN PARDON SUBLIME

En 1662, il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, M. de Sallo, conseiller au Parlement et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des Savants, venait de se promener, suivi d'un petit laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui il la demandait.

—Vous vous adressez mal, lui dit M. de Sallo, je ne vous ferai guère riche ; je n'ai que trois pistoles que je vous donne volontiers.

L'homme les prit, et s'en alla sans rien lui demander davantage.

Quand il fut parti, M. de Sallo donna ordre à son laquais de suivre adroitement cet homme-là, d'observer le mieux possible où il se retirerait, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger où il acheta du pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta au quatrième étage : en arrivant chez lui il jette son pain

au milieu de la chambre, et dit à sa femme et se enfants :

—Mangez, voilà un pain qui me coûte cher ; rassasiez-vous-en : un de ces jours je serai pendu, et vous en serez la cause.

Sa femme qui pleurait, l'ayant apaisé du mieux qu'elle le pouvait, ramasse le pain et en donne à quatre petits enfants, qui mouraient de faim.

Le laquais, qui avait pris ses précautions pour n'être pas aperçu, ayant su tout ce qu'il voulait savoir, retourne vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Sallo alla où son laquais le conduisit, et s'informa quel était celui qui logeait au quatrième étage.

On lui répondit que c'était un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé de famille, et si pauvre qu'on ne pouvait l'être davantage.

Il monte chez l'homme qu'il cherchait et frappe à la porte. Dès qu'on lui eût ouvert, il fut frappé du spectacle qui se présenta : une femme couverte de haillons qui tombaient en lambeaux. Quatre petits enfants ensevelis dans la paille, qui leur servait de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et l'habillement déchiré annonçaient le triste état. Le chef de cette misérable famille reconnut celui qu'il avait volé la veille. Il se jette à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre, il lui avoue que le travail lui ayant manqué, il avait tout vendu, lits, habits, linges, pour nourrir sa femme et ses enfants, et qu'il avait fait la veille son premier vol, afin de ne pas périr de faim.

—Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Sallo, je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie de vos enfants, je ne vous abandonnerai pas tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme.

Que cette action est belle, généreuse, attendrissante !

### APHORISMES COMMERCIAUX

Un crédit sans limite ouvert à tout venant conduira toujours un marchand à la ruine.

Ne faites jamais la sourde oreille aux bons conseils ; mais, ne suivez pas en aveugle tous les donneurs d'avis.

Bien des gens prennent malheureusement leur capital pour leur revenu et bien d'autres encore ne vivent que de l'intérêt de leurs dettes.

Un homme qui entreprend plus d'affaires que ses moyens ne lui permettent d'en traiter, ressemble fort à un gloton qui avale plus d'aliments que son estomac n'est capable d'en digérer.

Le marchand qui réussit à trouver un employé prestant à cœur ses intérêts et ayant l'œil toujours en éveil, doit bien se dire qu'il tient un élément de succès dont il ne doit pas se départir, car de tels hommes ne sont pas faciles à rencontrer.



CHRISTOPHE COLOMB DEVANT



ANT ISABELLE LA CATHOLIQUE

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

Un ophthalmologiste américain constate que l'usage de la voilette entraîne une diminution de l'acuité visuelle, puis des maux de tête, des vertiges et même des nausées. Ces effets ne sont, paraît-il, pas seulement la conséquence des efforts exercés par les yeux pour voir à travers le tissu ; mais ils sont encore déterminés par la présence des dessins plus ou moins réguliers ornant la voilette.

Un match de chiens ratiers vient d'avoir lieu à Lille, dans la salle de l'Hippodrome bondée de spectateurs.

Au milieu de la piste, était dressée une cage grillagée, non couverte, dans laquelle étaient placés les rats. On y fait entrer un chien ratier, qui doit les tuer successivement dans l'espace de temps le plus court. Ce n'est pas toujours facile. Les rats agiles grimpent le long des grillages, se cachent dans les encoignures, de sorte que le chien ne les voit pas toujours, et le temps qu'il perd à les chercher, à les flairer, lui enlève les chances de battre le record.

Le premier prix a été remporté par *Tip*, qui a tué 100 rats en 5 minutes 23 secondes.

Le *Musée des Familles* cite ce singulier exemple de l'interprétation des lois en Angleterre.

Un Anglais ayant, dans une rixe, coupé le nez à son adversaire, il fut question de le punir pour avoir privé un citoyen d'un de ses membres.

L'accusé soutint que le nez n'était pas un membre, que la loi n'ayant prononcé des peines que contre la mutilation des membres, il ne pouvait être puni puisque ce qu'il avait coupé n'était pas un membre. Il fut en effet acquitté en vertu de la lettre de la loi, mais cette subtilité ridicule donna lieu à un acte du Parlement, qui pour bien établir l'esprit de la même loi, déclara que le nez serait mis désormais au nombre des membres, en conséquence de quoi, s'il y avait lieu, l'accusé serait condamné aux peines portées par la loi.

On a parlé dernièrement de la montre que Ney avait reçue de Napoléon, et qui vient d'enrichir le musée de l'Armée.

A ce propos un chercheur communique les détails suivants sur la montre de Napoléon :

L'empereur avait encore, paraît-il, à Sainte-Hélène, la montre qu'il avait portée dans ses campagnes d'Italie et d'Égypte ; elle était recouverte des deux côtés d'une boîte d'or avec le chiffre B. Il se plaignait qu'elle n'allait pas ou allait mal ; ou avait tenté vainement de la lui faire raccommoder.

Un jour, considérant celle que le général Bertrand venait de recevoir du Cap, il lui dit : " Je la garde et vous donne la mienne ; elle ne va pas en ce moment ; mais elle m'a donné " deux heures " sur le plateau de Rivoli quand j'ordonnai les opérations de la journée.

Lorsque le jeune Bonaparte voulut quitter Ajaccio pour entrer à l'école de Brienne, son père ne pût que difficilement réaliser l'argent du voyage. Il dut même engager un couvert en or chez son cousin Peraldi. Plus tard, Bonaparte devenu premier consul, reprit le couvert et le conserva précieusement. Il y attachait un tel prix que dans une clause de son testament il dit textuellement : " Je lègue à mon fils ce couvert auquel je tiens comme à une chose sacrée."

Naturellement, à la mort du grand empereur le couvert disparut... à l'anglaise. C'est un membre de la famille Peraldi qui l'a retrouvé à Londres, chez un marchand de bric-à-brac, qui ne se doutait pas de la valeur historique de l'objet et le vendit un prix dérisoire.

Le couvert porte les initiales de Charles Bonaparte et la date que fit graver Napoléon lors de son départ d'Ajaccio pour l'École de Brienne.

Il va au musée d'Ajaccio.

Il y a des choses extraordinaires que l'on ne dédaigne pas néanmoins de s'entendre conter. Témoin la curieuse histoire de l'emploi des singes comme mineurs que

nous conte la *Popular Science*, de New-York. D'après cette publication, le capitaine Moss, de retour du Transvaal, aurait déclaré avoir fait travailler, pendant plusieurs mois, dans les mines qu'il exploitait dans ce pays aurifère, des singes qui remplaçaient avantageusement les ouvriers ordinaires. Ils constituaient des auxiliaires très utiles et leur travail pouvait être évalué, pour chacun, à celui de plusieurs ouvriers. Les pièces de quartz leur étaient confiées, et ils les rangeaient méthodiquement dans l'emplacement qui leur avait été indiqué : leurs yeux supérieurs aux nôtres, n'en laissaient échapper aucune parcelle, et la place était parfaitement nette après l'exécution de leur travail. Ils s'acquittaient de leur tâche avec joie, se rendaient d'eux-mêmes au travail le matin, le quittaient le soir au signal donné et vivaient ensemble dans la plus douce harmonie ; les querelles, si fréquentes entre hommes, leur étaient inconnues et ils ne se refusaient jamais au travail qui leur était imposé.

Il va sans dire que nous laissons au capitaine Moss, non moins qu'à la *Popular Science*, la responsabilité, lourde peut-être, de cette étonnante et irrévérencieuse application des singes aux travaux des mines.

## PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de DECEMBRE qui a eu lieu samedi, le 31 décembre a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	27,350....	\$50 00
2 <sup>e</sup>	No	16,915....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	38,112....	15 00
4 <sup>e</sup>	No	743....	10 00
5 <sup>e</sup>	No	17,251....	5 00
6 <sup>e</sup>	No	14....	4 00
7 <sup>e</sup>	No	9 376....	3 00
8 <sup>e</sup>	No	29 017....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

94	4,767	12,884	20,232	27,192	32,716
147	5,321	13,010	20,732	28,158	33,142
581	6,172	13,175	21,114	29,383	33,523
1 153	7,408	13,421	21,371	30,141	33,910
1,494	8,512	13,517	21,548	30,320	34,169
1,510	9,127	13,712	21,7 9	30,379	34,772
1,751	10,293	13,928	21,915	30,892	35,017
1 962	10,571	14,5 0	22,187	31,146	36,195
2,175	11,122	15,319	22,359	31,351	37,6*3
2,310	11,381	16,113	22,712	31,440	38,162
2,723	11,594	17,315	23,115	31,612	39,219
3,070	11,941	18,202	24,223	31,863	39,321
3,562	12,175	19,571	25,7*9	32,145	39,514
4,181	12,310	20,211	26,014	32,383	39,825
4,533	12,513				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## THÉÂTRE FRANÇAIS

On joue à ce théâtre *A Woman of no importance*. Ceux qui aiment le théâtre, ont de quoi s'amuser par cette représentation.

L'administration du théâtre, cherchant à plaire à ses habitués, et à leur faire trouver moins long le temps des entr'actes, a retenu, pour les entr'actes, les Marionnettes de Deaves. Le diable et le commissaire de police seront rossés : tant pis pour eux ! Mais cela fait rire : c'est ce que veut l'administration du théâtre.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## CHARADE

Quelquefois mon Premier  
Renferme mon Dernier ;  
Et quant à mon Entier,  
Il sert pour indiquer  
Où tel chemin nous mène.

## MATHÉMATIQUES

Un fermier achète à la fois des chevaux et des bœufs, pour la somme de 1,770 louis ; il paie 31 louis pour chaque cheval et 21 pour chaque bœuf.

Combien a-t-il acheté de chevaux et de bœufs ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 710

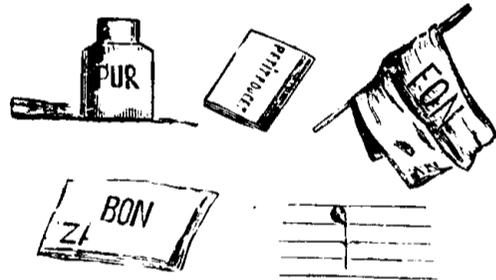
Charade : De La-bru-ère (De Labruyère).

Enigme : Feu.

## ONT DEVINÉ :

Mlle Clotilda Morache, A.-N. Huot, Mlle Ernestine Dupont, Montréal ; Mme T. Turcotte, N.-C. Viger, Québec ; Mlle L. Gauthier, Ottawa ; Chs Dumont, Trois-Rivières ; Mlle C.-R. Landry, Lachine ; Mlles Marie-Anne et Jeanne Rufange, Saint-Timothée ; Mlle Zéphirine Guilbault, Montréal ; Mlle Fabiola Préfontaine, Montréal ; David et Rose Mystérieuse, Les Ecureuils ; Mlle Gabrielle Gagnon, Montréal ; C. Chapdelaine, Sainte-Justine de Newton ; Léda, Montréal ; Mlle Annunziata Comeau, Farham ; M.-A. Côté, Sainte-Anne de la Parade ; C. Lamontagne, Saint-Henri de Montréal ; Marie Irène Joubert, O.-E. Lebeau, J.-A. Rivest, M.-A. Lamoureux, Montréal. Mlle Augustine Pélessier, St-François du Lac.

## RÉBUS



## GRAVURE-DEVINETTE



Ce voyageur voudrait parler au fermier ; il le salue, même : où donc est-il, ce fermier ?

Certain élégant, las de marcher de conquête en conquête, voulut faire une fin et se marier. En sortant de l'église, la nouvelle épouse lui dit qu'elle espérait qu'il était revenu de toutes ses erreurs et que désormais il serait sage.

—Oui, madame, répondit-il, voilà la dernière sottise que je ferai.

## NOTRE PAGE MUSICALE

## PRIÈRE D'AMOUR

POÉSIE DE  
PAUL VERLAINEMUSIQUE DE  
LOUIS REYNAUD

**Larghetto.**

**1<sup>er</sup> COUPLET.**

*Avec beaucoup d'expression.*

*p* *mf*

Voi-ci des fruits, des fleurs, des feuilles et des  
*mf* *Retenez un peu.* *pp* *A tempo.*  
 bran-ches, Et puis voi-ci mon oœur qui ne bat que pour vous... Ne le dé-ohi-rez  
*mf* *Retenez.* *pp Lent et à demi-voix.*  
 pas avec vos deux mains blanches Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux...

**COUPLET.**

*p* *mf*

J'ar-ri-ve tout cou-vert en-oo-re de ro-  
*mf* *Retenez un peu.* *pp* *A tempo.*  
 sé e Que le vent du ma-tin vient gla-œer à mon front; Souffrez que ma fa-  
*mf* *Retenez.* *pp Lent et à demi-voix.*  
 tigue à vos pieds repo-sé e, Rêve des chers ins-tants qui la dé-las-se-ront...

**3<sup>e</sup> COUPLET.**

*p* *mf*

Sur vo-tre jeu-ne sein laissez rouler ma  
*mf* *Retenez un peu.* *A tempo.*  
 tête Toute sonore en-cor de vos derniers bai-sers; Laissez-la s'apai-ser de la bonne tem-  
*mf* *Lent.* *ppp Très doux.* *4*  
 pé-te. Et que je dorme un peu, puisque vous re-po-sez...

# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

## CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Son cavalier la reconduisit à son mari, elle mordit avec une fureur concentrée son mouchoir de batiste.

La soirée fut très animée. Mme Nerville avait fait décorer ses salons avec une grande magnificence. Les vastes pièces étaient éblouissantes de lumières.

La notairesse n'aurait peut-être pas dépensé tant d'argent s'il se fût agi de marier sa fille.

Si, dans la journée, on avait remarqué d'étranges spécimens de l'aristocratie de province, aux costumes surannés, les toilettes de bal ne constituaient aucun anachronisme, et l'ensemble ne manquait ni de distinction, ni d'élégance.

Carmen avait tenu amplement la promesse faite à Robert d'Alboize ; sauf de rares infidélités, il avait été son cavalier attitré.

Entre deux contredanses, alors que la fatigue commençait à se faire sentir, Georges et Robert, Carmen et Hélène étaient assis dans une encoignure du salon, auprès d'une immense fenêtre.

Les deux hommes avaient malgré la fête eu le loisir de causer à cœur ouvert.

L'officier était très instruit. Il avait répondu à Georges sur tous les sujets. Au cours de leurs entretiens variés, M. de Kerlor, parlant du rôle de la France à l'étranger, avait effleuré les questions coloniales ; Robert avait émis des théories qui avaient séduit son interlocuteur.

L'affinité entre eux, que Mlle de Penhoët avait constatée, ne tarderait certainement pas à créer une bonne et solide amitié.

Le jeune officier avait appris à ses interlocuteurs que son congé serait d'un mois, qu'il consacrerait à visiter la Bretagne. Il n'avait pas encore vu la pointe du Raz, et s'y rendrait dans quelques jours.

— Capitaine, s'écria Georges, il faut que vous me fassiez une promesse formelle.

— Laquelle, mon cher comte ?

— Mon mariage a lieu le 22 octobre, j'espère que vous voudrez bien y assister.

Hélène ajouta avec sa grâce ravissante :

— Nous comptons sur vous, monsieur.

Carmen regarda l'officier ; elle aussi allait se joindre à son frère et à Mlle de Penhoët pour insister ; mais elle éprouva une sorte de gêne singulière ; les paroles expiraient sur ses lèvres ; elle se demanda, un peu interdite, ce qui la paralysait ainsi.

Robert d'Alboize vit ce trouble et en fut lui-même légèrement impressionné ; pendant toute la soirée, l'adorable spontanéité et le piquant naturel de Mlle de Kerlor l'avaient ravi.

Ils avaient échangé les propos les plus spirituels, les plus enjoués, se renvoyant les répliques avec un merveilleux entrain, tant leur conformité de goûts était complète.

Que signifiait donc la légère contrainte de Carmen ?

Robert ré, ondit :

— C'est le 23 que je quitte la France pour retourner en Suède.

Carmen retrouva subitement toutes ses facultés.

Elle s'écria délibérément :

— Eh bien ! capitaine, il ne vous reste plus qu'à rendre les armes. . . . Vous serez notre prisonnier le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

— J'accepte, fit gaiement Robert d'Alboize. . . . Mais jusque-là, je suis libre sur parole.

— C'est entendu, reprit Georges en lui tendant la main.

— Je serai à Kerlor à la date indiquée, conclut l'officier.

Paul Vernier venait d'emmener sa femme ; minuit sonnait.

Une voiture attendait les jeunes époux à la porte de la maison.

Paul et Mariana se rendaient à Kernéis, dans la petite maison dont nous avons parlé.

Cette fuite dans les ténèbres aurait dû être délicieuse. Mariana, qui n'avait plus besoin d'imposer à son visage une joie de commande, jetait le masque ; une sourde irritation gonflait sa poitrine palpitante.

Paul Vernier, tout à son bonheur indicible, pressait les mains de sa femme et les couvrait de baisers.

Il ne s'apercevait pas que cette peau satinée était moite de fièvre. Le mari mettait sur le compte d'une pudeur bien naturelle le silence obstiné de sa compagne.

Tout tremblant de passion, avec des timidités de jouvenceau qui s'apprête à savourer sa première bonne fortune, il lui avait dérobé un baiser, qu'elle s'était gardée de lui rendre.

Cette route qu'ils suivaient dans la nuit était celle de Kerlor. Pourquoi Mariana serait-elle forcée de s'arrêter en chemin ?

Ils arrivèrent à la maisonnette avant une heure du matin.

La vieille servante du recteur Sébastien avait tout préparé. La chambre de Mariana embaumait le thym et tous les parfums des landes de Bretagne.

Elle congédia la servante, voulant se déshabiller seule. Elle jeta nerveusement sur le guéridon sa couronne et son bouquet de fleurs d'oranger.

Alors un soupir prolongé s'échappa de sa gorge contractée.

Puis, son regard s'agrandit dans une morne fixité. Elle hocha la tête et un sourire crispa ses lèvres serrées.

Son amer désespoir était fait d'écœurement, de dédain, de mépris d'elle-même.

Elle arracha ses vêtements avec une sorte de démence et se coucha.

Quelques jours s'étaient écoulés dans ce nid champêtre qui devait abriter les jeunes époux pendant leur lune de miel.

Paul Vernier, aveugle comme tous les jeunes maris qui adorent leur femme, vivait dans de perpétuelles délices. Rien ne semblait devoir troubler sa béatitude suprême.

Nous devons ajouter que Mme Vernier s'était promptement ressaisie et qu'elle avait compris que, avant toute chose, elle devait donner à Paul au moins l'illusion du bonheur.

Mariana, redevenue maîtresse d'elle-même, avait surmonté toutes les répugnances pour laisser croire au sculpteur qu'il était réellement payé de retour.

Ce jour-là, ils avaient décidé qu'ils iraient revoir la clairière où Paul avait arraché Mariana des mains de La Limace et de Zéphyrine.

Après le déjeuner, ils s'étaient rendus dans le petit bois.

Paul reconstituait la scène.

Il désignait la place qu'occupait l'entre-sort. Il indiquait l'endroit où se trouvaient le grelin et sa compagne.

Mariana murmura :

— Je n'ai plus de colère contre ces malfaiteurs, puisque c'est grâce à eux que nous sommes unis.

Le jeune homme allait prodiguer les protestations, quand sa femme arrêta brusquement cette expansion.

Elle venait de voir déboucher, du sentier de gauche, un groupe de cavaliers.

Madame Vernier reconnut tout de suite Georges, qui montait un superbe cheval noir ; à côté de lui, Hélène de Penhoët conduisait avec aisance une jument baie.

Carmen, sur une bête albane, et M. de Saint-Hyrieix, sur un cob rouan, apparaissaient à quelques mètres.

A distance, un piqueur juché sur un grand cheval gris pommelé suivait les maîtres.

Très droit sur sa selle, le laquais, largement ceinturé de cuir, barrait l'horizon.

Mariana eut un tressaillement. Cette vision de luxe, au moment où la jeune femme, mise avec une simplicité de petite bourgeoise, allait être surprise en flagrant délit d'idylle conjugale, lui causa une impression de fausse honte.

Tout d'abord, elle espéra qu'elle ne serait pas vue. Elle se trompait ; Carmen, de son regard perçant l'avait reconnue de loin,

Mlle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons et aussi pour échapper aux compliments quelque peu prolixes de M. de Saint-Hyrieix.

Celui-ci continuait à venir assidument au château de Kerlor ; il sentait que la comtesse était pour lui ; sans se prononcer catégoriquement, il avait réussi déjà à avoir ses grandes et ses petites entrées dans le domaine de ses voisins.

Il avait mis la meilleure volonté du monde à se faire agréer de Carmen, au moins comme ami.

Tous les efforts de sa volonté ne tendaient qu'à plaire à cette séduisante créature, qui lui avait inspiré la plus vive des inclinations.

Carmen n'avait qu'un but : ne pas contrister sa mère.

Quand M. de Saint-Hyrieix se départait de sa gravité professionnelle et se lançait dans les phrases à tendances sentimentales, la jeune fille ne le regardait pas ; elle n'avait d'yeux que pour sa mère, qu'elle craignait de mécontenter.

En parfait diplomate et en homme qui n'était pas dépourvu d'in-

telligence, Firmin de Saint-Hyrieix s'était réservé de tirer parti de cette situation.

Il s'était juré de ne rien brusquer, persuadé que les circonstances ultérieures le serviraient.

Il déployait des merveilles d'ingéniosité pour être admis, sans paraître importun, à participer aux promenades des jeunes gens.

Cela lui était relativement facile, puisque sa propriété touchait à celle des Kerlor.

Ce jour-là, il avait réussi à rencontrer Georges et Hélène, déjà sortis dans la matinée.

Les fiancés avaient eu pour Saint-Hyrieix, qui vivait assez isolé dans son domaine, la compassion des gens heureux qui voudraient que tout le monde pût jouir autour d'eux d'un bonheur pareil.

Hélène, plus réservée, depuis que la comtesse l'avait entretenue de ses projets, n'avait rien dit, mais Georges, très expansif, avait invité le diplomate à la promenade équestre de l'après-midi ; Saint-Hyrieix avait accepté avec le plus grand empressement.

Carmen avait fait la moue pour deux raisons : la première, parce qu'elle ne pourrait pas laisser les amoureux livrés à leurs tendres effusions ; la seconde, parce que Saint-Hyrieix l'obséderait pendant les longues heures de l'après-midi.

Toutefois, Mlle de Kerlor était une personne trop bien élevée pour demander des modifications au programme arrêté par son frère.

Elle se vengerait sur l'obséquieux voisin de l'agacement qu'il avait motivé.

Paul Vernier, apercevant à son tour Mlle Kerlor, fit quelques pas vers elle.

Mariana, qui s'était leurrée du vain espoir de ne pas être surprise dans ses épanchements conjugaux, reconnut qu'elle ne pouvait éviter de recevoir les quatre personnages.

Elle fit appel à son air le plus engageant et prit la petite mine intéressante obligée, simulant la plus joyeuse surprise :

— Carmen ! . . . M. de Kerlor ! . . .

Georges et Hélène arrivèrent ; M. de Saint Hyrieix, qui n'était pas un cavalier de premier ordre, parut à son tour.

Le piqueur arrêta sa bête au milieu du chemin.

— Que je suis contente de vous revoir ! s'écria Mme Paul Vernier, avec de grandes démonstrations d'amitié.

L'artiste, lui, très sincèrement, salua avec la plus grande cordialité.

Mariana reprit :

— Vous allez venir visiter notre chaumière . . . Nous allons même essayer de vous y donner un semblant de lunch, dont vous excuserez la modestie.

— C'est une idée ! fit Carmen . . . Est-ce loin ?

— Non, répondit Mme Vernier, regarde sur ta gauche . . . Tu vois ce petit toit pointu, couvert d'ardoises . . .

— Oui.

— C'est dans ce délicieux nid de verdure que Paul et moi nous avons voulu cacher notre bonheur à tous les yeux jaloux.

— Ciel ! fit Mlle de Kerlor, comme tu es devenue bucolique.

L'artiste joignit ses instances à celles de sa femme.

M. de St-Hyrieix parut trouver que cette invitation manquait un peu de cérémonial, d'autant plus qu'il ne connaissait pas le sculpteur, mais il se garda bien de présenter la moindre objection, dès l'instant où Carmen avait parlé.

Georges et Hélène, dont le cœur plein de rêve croyait à l'idylle cahtée par Mariana, étaient ravis.

La cavalcade se dirigea au pas vers la maisonnette enfouie sous le feuillage, dans un site réellement adorable et bien fait pour abriter de jeunes époux.

Georges fit signe au piqueur. Tout le monde mit pied à terre.

Le domestique se chargea des montures de tous.

La vigne vierge et les trémières escaladaient la façade de la maison agreste. Un petit jardin, fort coquettement entretenu, précédait la demeure.

Les derniers volubilis et les premiers chrysanthèmes annonçaient la fin des beaux jours.

Tout cela respirait un parfum discret qui séduisit les jeunes gens.

Paul Vernier fit avec aisance les honneurs de sa maisonnette, pendant que Mariana, aidée par la vieille servante, dressait la collation sur une table rustique.

Une grande pièce du rez-de-chaussée avait été transformée en atelier par le sculpteur.

Il était en train d'ébaucher une bacchante dont le visage était celui de sa femme.

L'autre pièce du bas servait de salle à manger. Il y avait deux chambres au premier étage, meublées avec une élégante simplicité. Les combles et le grenier étaient très vastes.

Du premier étage, la vue s'étendait sur un océan de verdure infini.

Quand les deux couples redescendirent, sous la conduite de Vernier, le lunch était préparé.

Du raisin, des poires, des fraises des quatre-saisons, de la crème exquise provenant de lait trait le matin dans une closerie voisine, le tout servi en des plats de faïence aux vives couleurs, composaient ce repas champêtre.

Le cidre bien frais, bien pétillant, de la récolte nouvelle, moussait dans deux pichets de terre.

La servante apporta des gâteaux bretons destinés à remplacer la niche pour cette collation aussi humble que charmante.

On se mit à table.

Carmen et Hélène déclarèrent que jamais elles n'avaient mangé d'aussi bonne crème.

Les hommes trouvèrent les fruits extrêmement savoureux.

A chaque compliment, Mme Vernier semblait enchantée. Au



Mlle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons.—  
Page 588, col. 2

fond, elle était persuadée que ses riches invités ne faisaient preuve que de politesse.

Elle croyait voir un sourire ironique sur les lèvres de Carmen qui en était bien loin et elle se demandait si Mlle de Penhoët ne la raillait pas.

Elle s'écria :

— Vous m'excuserez, mes chers invités, si je ne mets pas à votre disposition la splendide vaisselle et la cristallerie superbe de Kerlor. Mais la plus belle fille du monde . . .

Georges et Hélène entendirent vaguement ; tout à leur ivresse d'amoureux, ils contemplaient ce nid charmant, et rêvaient qu'ils auraient pu y vivre ensemble.

Carmen, qui aurait peut-être relevé spirituellement la feinte humilité de sa petite-cousine, venait d'être saisie subitement d'un accès de mélancolie.

Elle se disait qu'elle eût souhaité que ce fût le beau capitaine Robert d'Alboize qui occupât auprès d'elle la place usurpée, grâce à ses circonlocutions diplomatiques, par M. Firmin de Saint-Hyrieix.

Dès qu'elle avait revu Robert d'Alboize, Carmen s'était imaginée

qu'elle retrouvait un ami, dont elle n'avait été que momentanément séparée.

Il était reparti pourtant ; mais, cette fois, il s'était engagé à revenir. Il serait là le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Pourquoi avait-il tenu à vagabonder ainsi à travers la Bretagne ? Il serait si bien en ce moment dans cette chaumière, où Mariana et son mari savouraient les premières ivresses de la lune de miel, où Georges de Kerlor et Hélène de Penhoët songeaient que dans quelques jours, ce serait leur tour de goûter ces félicités suprêmes.

Carmen soupirait et réclamait sa part de bonheur.

Seul, M. de Saint-Hyrieix, qui ne se sentait pas à son aise, conservait un petit air gourmé. Il entendit les propos de Mariana et de son air le plus protecteur commit une " gaffe ", car il répliqua :

— Oh ! à la campagne, il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Mme Vernier tressauta ; si elle avait pu répondre à M. de Saint-Hyrieix, elle eût corsé sa réplique d'une épithète qui aurait vraisemblablement semblé dure au diplomate.

Paul Vernier, avec sa bonne nature expansive, qui n'attendait qu'un encouragement pour se manifester, rayonnait en voyant ses hôtes apprécier les charmes de cette réception, qui, pour être improvisée, n'en était pas moins largement cordiale.

Mariana, toujours souriante, malgré ce qui se passait au fond d'elle-même, affectait de beaucoup se préoccuper du service. Elle offrait des fruits, des gâteaux, de la crème, gourmandait doucement son mari quand il laissait les verres vides.

Elle vit que les pichets ne contenaient plus de cidre : elle en prit un dans chaque main, et malgré les protestations de Paul qui voulait se rendre au cellier, ce fut elle qui se chargea d'aller les remplir.

Georges et Hélène s'étaient levés, pendant que Carmen et Saint-Hyrieix engageaient avec le sculpteur une discussion artistique.

Les fiancés s'étaient dirigés vers le jardin, obéissant à ce besoin de s'isoler qui caractérise les amoureux, quel que soit leur entourage.

Georges pressa les mains de l'orpheline, qui le regardait avec un adorable sourire.

Ils avaient le cœur plein d'amour, et ressentaient un bien-être inexprimable ; cette églogue sous la feuillée les enthousiasmait.

— Mme Vernier doit être bien heureuse, dit Hélène.

— En effet, répliqua Georges, elle habite un coin du paradis terrestre.

— Les jeunes époux paraissent très épris.

— Oui, c'est bien là le bonheur discret, caché, qui défie les coups du sort.

— Bientôt, nous serons heureux, à notre tour.

— Oui, mon cher Georges.

— Nous aussi, nous braverons tous les regards jaloux... Nous aussi nous nous adorerons... Comment ferons-nous pourtant pour nous aimer davantage ?

— Ce sera difficile, soupira Mlle de Penhoët. Mais je crois, tout de même, que nous y arriverons ; moi pour ma part je veux chaque jour vous aimer plus que la veille.

Georges l'attira sur son cœur.

A ce moment, Mariana revenait du cellier ; les jeunes gens ne l'avaient pas aperçue ; elle s'arrêta derrière un gros orme et eut un tel mouvement de colère que les pichets de cidre faillirent tomber.

Elle dit entre ses dents serrées :

— Chez moi !... Ils se permettent !... C'est incroyable !...

Et ses yeux étincelants se fixèrent sur le couple que la plus chaste étreinte réunissait.

Mariana, qui avait pourtant fait appel à toute sa volonté, depuis que Georges et Hélène étaient sous son toit, se sentit défaillir.

Jamais, depuis qu'elle était la femme de Paul Vernier, elle n'avait mieux compris que son existence était brisée. Un flux de haine, de rancune, de vengeance lui monta au cœur.

Heureusement pour elle, les amoureux continuèrent leur enivrante promenade.

Mariana eut le temps de reprendre ses esprits et quand elle rentra dans la maisonnette, ce fut avec une grâce et un air des plus avenants ; Marie-Antoinette, sous les ombrages de Trianon, paraissait certainement moins heureuse en ses séduisants atours de reine.

Georges et Hélène ne tardèrent pas à rentrer, gardant encore dans leur attitude le reflet de leur divine exase.

Une ardente tendresse s'exhalait de toute leur personne.

— Mon cher M. Vernier, dit Georges de sa voix si chaleureusement communicative, nous ne savons comment vous remercier de votre réception.

— Alors, fit l'artiste radieux, adressez-vous à ma femme.

— C'est vrai, continua Georges, c'est ma petite-cousine qui mérite toutes les félicitations ; aussi voudra-t-elle bien les accepter... Mais nous la connaissons depuis longtemps, nous savons combien elle est adorable et prévenante... Son affabilité n'a pu nous sur-

prendre... Tandis que vous, M. Vernier, nous n'avions pas encore eu le loisir d'apprécier votre franche cordialité.

L'artiste, un peu confus, tendit la main à son interlocuteur.

— Aussi, continua le comte, nous vous prions, à votre tour, de nous accorder une faveur...

— Et laquelle, monsieur le comte ?

— Venez, avec Mme Vernier, passer à Kerlor la semaine de notre mariage.

L'artiste consulta Mariana du regard.

Elle répondit :

— Vous êtes trop aimable, nous acceptons... Nous avons projeté avec M. Vernier d'aller très prochainement faire visite à votre chère mère.

— Alors, cela tombe à merveille, ajouta Carmen.

Dans le désarroi de ses pensées, Mme Paul Vernier se demanda si elle ne trouverait pas au château de Kerlor le moyen de vengeance qu'elle appelait de toute l'ardeur de sa haine.

— Qui sait ? murmura-t-elle en elle-même. Le hasard est un grand maître, surtout quand on est résolu à l'aider !

Le 22 octobre, par une splendide journée d'automne, la chapelle du château de Kerlor, toute blanche, toute parfumée des dernières fleurs de la saison, voyait s'agenouiller devant son humble autel Georges et Hélène.

Le curé du village, le bon abbé Joël, qui remplissait l'office de chapelain, donnait la bénédiction aux jeunes gens dont le visage était empreint d'une félicité infinie. Ils avaient voulu que la cérémonie fût d'une simplicité imposante. Pas d'évêque, pas de grandes orgues, pas d'*Ave Maria*.

Le nombre des invités avait été restreint autant que cela avait été possible.

L'acte solennel, qui liait ces deux existences, n'en avait que plus de grandeur.

Hélène de Penhoët était divinement belle, dans sa blanche toilette. Jamais ses yeux n'avaient reflété avec plus de douceur l'azur mystérieux.

La couronne symbolique posée sur ses cheveux blonds, si fins qu'ils semblaient des fils de la Vierge, faisait rayonner son visage adorable de l'éclat des bienheureuses.

Son pudique sourire dénotait le calme de son âme.

Georges de Kerlor, dont le cœur battait à l'unisson de celui de sa femme, fixait les yeux sur celle-ci en prononçant les serments dont le prêtre fournissait la formule ; il semblait ajouter, dans l'énergie de son regard, qu'il protégerait, qu'il défendrait contre tous les dangers celle qui désormais était sienne.

Sa mâle beauté, auprès de celle d'Hélène, si touchante, paraissait plus fière encore.

C'était le front haut qu'il contractait les devoirs sacramentels ; il aurait voulu qu'ils fussent plus grands encore, tant sa volonté de faire le bonheur de l'orpheline se lisait sur son front réfléchi.

Aussi, quand leurs mains se rapprochèrent, ils se regardèrent au fond de l'âme, et il leur sembla une fois de plus qu'aucun des deux ne pouvait se prévaloir d'aimer l'autre davantage.

Le digne curé n'était pas un Bossuet ; l'allocution qu'il faisait entendre le dimanche aux fidèles de Kerlor n'avait que de vagues rapports avec les sermons de l'Aigle de Meaux ; mais avec la ténacité de sa race, Joël s'était toujours refusé à apprendre par cœur les petites homélies que l'évêque lui avaient envoyées imprimées, dans un manuel destiné aux prêtres qui n'ont pas le don de la parole ; il préférait dire à ses ouailles quelques mots simples, rustiques mêmes mais de son cru.

Il s'adressa simplement aux nouveaux époux :

— Mes enfants, vous voilà mari et femme... Le bon Dieu vous avait destinés l'un à l'autre... Vous êtes beaux tous les deux, il faut que vous soyez bons... La bonté, voyez-vous, est la plus sublime vertu du Christ... Vous en avez un admirable modèle sous les yeux, M. le comte de Kerlor, c'est votre mère... Quant à vous, madame la comtesse, vous serez la meilleure des épouses... Je vous bénis une dernière fois et je souhaite que l'héritier du nom de Kerlor que vous enverra le ciel perpétue les traditions qui ont fait de votre famille la providence de tous ceux qui souffrent.

Ce fut tout.

Tous ceux qui assistaient au mariage de M. de Kerlor n'avaient pas entendu parler l'évêque de Quimper à l'imposant service de Mariana ; cependant, parmi les personnes qui assistaient aux deux cérémonies, il n'en fut aucune qui ne fût touchée des simples paroles de l'humble desservant et de la conviction paternelle avec laquelle il avait exprimé ses sentiments.

La mère de Georges ne put retenir ses larmes quand le curé lui rendit l'hommage qu'elle méritait à tous égards.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

**CHERCHEZ VOUS TROUVEZ**

Il ne faut pas chercher loin pour trouver le *Baume Rhumal* qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

**CHOSSES ET AUTRES**

—La population juive de Montréal est de 9,000 âmes.

—Les journaliers, au Japon, gagnent une moyenne de 15 centins par jour.

—L'hon. J.-D. Rolland vient d'être réélu président de l'Association des commis-voyageurs du Dominion.

—L'hon. M. Fitzpatrick, solliciteur général, a été élu lundi, à Québec, bâtonnier général du barreau.

—Nous devons, à l'obligeance du *Passé-Temps*, la faveur de donner à nos lecteurs une magnifique page de musique que tous sauront apprécier.

—Sur les 350,000,000 de sujets anglais qu'il y a dans toutes les parties du monde, environ 50,000,000 seulement sont chrétiens.

—L'hon. M. Dorion, conseiller législatif de la ville de Sorel, ayant résigné son siège, M. le notaire Pérodeau, de Montréal, a été choisi par le gouvernement pour le remplacer.

—Dans ses rêves, le jeune homme imagine l'avenir, le vieillard refait le passé. Aussi le rêve a-t-il pour l'un le charme de l'espérance, pour l'autre l'amertume du regret.

—Un Canadien-français, M. François-P. Rivet, vient d'être élu échevin, à Lowell. C'est le premier représentant de notre nationalité parvenu à ce poste dans cette importante ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre.

—Miss Hélène Gould, la fille du "roi des chemins de fer," et qui a hérité pour sa part de vingt-cinq millions de dollars sur l'immense fortune de son père va, paraît-il, faire ses études de droit, afin de se faire recevoir avocat.

—Un curieux projet va recevoir très prochainement son exécution à Paris. Il s'agit de la création d'un journal fait entièrement par des femmes, sous la direction de Mme Marguerite Durand, la femme écrivain bien connue.

—En Europe, au moyen-âge, le paon était un plat favori pour le dîner de Noël. La peau était enlevée avec soin et conservée, l'oiseau était bien rôti et on remettait la peau avec toute la plume pour le servir de manière à conserver son état primitif.

—On signale de la Colombie Anglaise une nouvelle industrie qui pourrait peut-être réussir, celle de la fabrication de conserves de crabes ou araignées de mer. On cite une exploitation qui emploie des Chinois et prépare chaque jour de 1,500 à 2,000 crabes.

—Le féminisme ne reste pas inactif. On a depuis quelque temps, dans la Georgie, un bataillon féminin qui se propose de faire partie de la milice de l'Etat, et voici que dans l'Orégon on vient d'organiser une fanfare exclusivement composée de femmes.

**CONCLUSION LOGIQUE**

La renommée proclame que le *Baume Rhumal* est un remède sans pareil. 25c la bouteille.

—On vient de faire l'essai à Berlin d'un navire aérien en aluminium. Le navire a monté à mille pieds dans les airs, a flotté pendant douze minutes et obéi au gouvernail, mais un fort vent a empêché d'autres manœuvres. On considère l'expérience comme satisfaisante.

—La patrie des pilules est l'Angleterre. Un journal technique a fait le

calcul qu'il s'en consomme par jour, dans toute la Grande-Bretagne 5,643,961. D'après ce calcul, tout homme, depuis le plus antique des vieillards jusqu'au plus jeune des nourrissons consomme au moins une pilule par semaine. Les pilules consommées, annuellement, donneraient un poids de 362,000 livres et nécessiteraient, pour le transport, un train de marchandises de 36 wagons.

—Les élections partielles des comtés de Nicolet, Yamaska, Lévis et Bonaventure ont eu lieu la semaine dernière, avec le résultat suivant : M. Leduc, libéral, a été élu dans Nicolet par 246 voix de majorité ; M. Allard, libéral, a été élu dans Yamaska par 56 voix de majorité ; dans Lévis, M. Olivier, libéral, a été élu par 500 voix de majorité ; dans Bonaventure, M. Clapperton, libéral indépendant, a été élu par 353 voix de majorité.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 décembre 1897 : Le mouvement de la paix dans le monde, Fr. Passy ; Les nouveaux conteurs français (8 portraits), H. Béranger ; L'art décoratif anglais et français (9 gravures), H. Frantz ; Les masques d'ivoire (Les plus beaux spécimens de l'art japonais) (17 gravures), cte L. de Norvins ; La France et l'Alsace-Lorraine (Opinions des vieux et des jeunes) ; Emmuré dans les glaces (conte de Noël groenlandais), A. Ungaralak ; Comment Mlle Cisneros fut sauvée par un journaliste (4 gravures) ; La force et la faiblesse de la Turquie, gén. Von der Goltz ; Analyse des revues ; Caricatures politiques (11 gravures). Bureaux : 12, avenue de l'Opéra, Paris ; Abonnement : Union postale, \$4.80 par an.

**VIENNE L'ENNEMI**

L'ennemi, c'est la toux, le rhume, la grippe, que le *Baume Rhumal* guérit sans faute.

**Fourrures**

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

**Casques**

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

**ARMAND DOIN**  
MANCHONNIER

1584 Rue Notre-Dame

En face du Palais de Justice.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an 6 mois 3 moi		
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.  
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.  
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

**ARCHAMBAULT & BELIVEAU**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Abery.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
de DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
de FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, réparatrices, reconstituentes 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

**L'APRÈS-MIDI**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TÉL. BELL 7283 MONTREAL  
- MARCHAND 843 P.Q.

**"La Presse"**

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE  
**54,000**  
PAR JOUR

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTRÉAL

**U. PERREAULT**

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

**Avez-vous besoin d'une montre ?**



6<sup>50</sup> STEM WIND & SET LACHES OR GUNTS SIZE



3<sup>95</sup> HUNTING CASE CENTS BY LAOIE SIZE

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en montrons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Duerber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
334 Dearborn St., Chicago

**LISEZ LE**

**Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel  
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel  
Administrateur.

La Maison  
**E. LEPAGE & Cie**

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth  
FAIT DES CADEAUX

**LE PLUS GRAND BARGAIN**

Le plus grand Bargain jamais offert par aucune autre maison vous est maintenant exposé sur nos comptoirs.

Etoffes toute laine unie, de fantaisie, mélange, etc., cachemire 45 pouces de largeur, valeur de 45c à \$1.10. Spécial..... 24c

**Un Evénement de Soies**

Soie Taffetas, soie de fantaisie pour garnitures, soies nuancées, valant de 50c à \$1.10. Spécial..... 24c

**Prix de Velours Massacré**

Velours de soie noir et couleur, broché et fantaisie, peluche de soie, valeur extra, valant 75c à \$1.60. Spécial..... 24c

**Avis Spécial aux Messieurs**

Sous-vêtements pure laine, des corps seulement, valant \$1.00 et \$1.50. Spécial..... 24c

Dites à vos dames de ne pas manquer ceci.

**Une Surprise aux Garçons et Fillettes**

Habilllements Jersey, robes en laine, polka, Jupon, etc. Il y en a qui contiennent 3 morceaux et plus. Prix spécial chacun..... 24c

Rien ne vaut moins de \$1.00 à \$3.75.

En fait de jouets et d'articles pour

**NOEL ET LE JOUR DE L'AN,**

Nous pouvons vous dire que notre assortiment est des plus considérables et que nos prix font la surprise générale.

Mouchoirs en soie japonaise, brodés aux 4 coins, valant 23c. Spécial, deux pour..... 24c

Chiffons et Gaufrés de soie, valant 15c et 25c. Spécial, trois verges pour..... 24c

**Soyez chaudement et confortable**

Convertures en flanellette 10-4, valant 85c. Spécial..... 24c

Aussi aux 10 premières pratiques, à 9 heures précises, un confortable de 85c à..... 24c

25 boas en plumes de fantaisie, 36 pouces de long, valant \$1.10. Spécial..... 24c

**Spécial dans notre Soubassement**

150 balais à tapis, brevetés, pour enfants; vendus partout 50c. Tant qu'il y en aura..... 24c

**E. LEPAGE & CIE,**

949-951-953-955 rue St-Laurent.

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poltrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$ .00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1383, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2819.

12682 80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

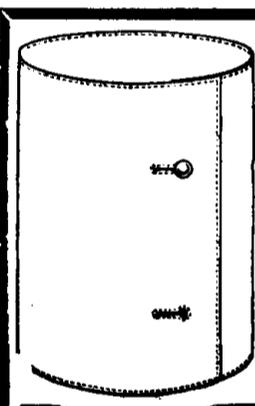
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



**Nouveautés...**

Chapeaux.

Cravates,

Gants,

Fourrures, etc.

Parapluies

Corps et

Caleçons

**CHEMISES SUR MESURE**

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2-198. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS ETC.

Anyone sending a sketch and description may obtain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature dans le meilleur marché entre tous.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**VENTE GIGANTESQUE**

Cravates à la mode pour Hommes

Un cadeau convenable et acceptable en tous temps, mais plus spécialement au Jour de l'An.

Des centaines de douzaines de riches cravates à la mode, comprenant boucles, nœuds et four in hands, en une variété infinie. Prix spéciaux 13c, 24c et 42c.

Foulards pour Hommes

Grands foulards en cachemire, soie et laine, patrons de choix, riches et élégants articles. Prix spéciaux de 19c à \$3.50.

Mouchoirs pour Hommes

250 douzaines de mouchoirs en soie Japonaise, ourlés et initiales en soie, très bien faites, grandeur 18x18 pouces, pour hommes. Prix spécial, 19c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Gants d'hommes pour conduire les chevaux

Une paire de gants d'hiver pour conduire les chevaux, est confortable et de luxe et très aimée.

Prix des Gants

Un assortiment très choisi de gants des plus confortables pour conduire les chevaux, en peau de chiedo, en kangarou, cope, en peau de renne, en chamouis et en castor mocha, doublés ou non doublés de 80c à \$4.75.

Gants d'hiver pour hommes

Un excellent assortiment de gants d'hiver pour hommes, moins cher et de meilleure qualité que ceux que vous pouvez acheter dans les magasins ordinaires. Prix variant de 50c à \$1.50.

Gants de laine pour hommes

Gants de laine chaude, tricotés à la main, mélange de bruyère, très chauds, pour les temps froids, pour hommes, de 19c à \$1.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Reefers pour petits Garçons

Reefers en serge pour petits garçons, depuis \$1.30.

Reefers en nap pesant, bien finis, pour petits garçons, depuis \$2.10.

Les meilleurs reefers en nap tout laine, pour petits garçons, prix spécial, depuis \$4.45.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame